

Le Comte
de
Corke



DRPS
FA
17

UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universitària



0500757158

Le Comte
de
Corke

2

Hauptnummer. 4036.



Abtheilung.	N ^o .	Band.
L.	612.	2.

PL DRPS FA/0047 v.2

0500757158

Pauline Hokeing Merd

LE
COMTE DE CORKE,
SURNOMMÉ LE GRAND,
OU,
LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE,
SUIVI DE SIX NOUVELLES;
PAR MADAME DE GENLIS.
TOME SECOND.
SECONDE ÉDITION.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.
A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-
Augustins, n^o. 29.

AN XIII. — 1805.

12

LES AMANS
SANS AMOUR.

LES AMANS

SANS AMOUR.

« Il y a des gens qui n'auroient jamais été
» amoureux, s'ils n'avoient jamais entendu
» parler de l'amour ».

(*Maximes de la Rochefoucault.*)

ON a beaucoup déclamé contre les préférences maternelles, et l'on a raison de les blâmer quand elles se manifestent par des préférences injustes ou seulement trop marquées; cependant soyons persuadés qu'elles ont presque toujours un fondement raisonnable: une mère, dans ses craintes et dans ses espérances, peut se tromper sur l'avenir, mais elle juge toujours bien du présent; eh! qui pourroit mieux qu'elle connoître ses enfans? Un ancien répondoit à un homme qui lui reprochoit de se

séparer de sa femme qui étoit belle et vertueuse : « Vous pouvez bien voir si mon soulier est bien fait, mais vous ne pouvez savoir où il me blesse ». Il est plus difficile encore de sonder le cœur sensible et délicat d'une mère : quand elle paroît choisir parmi des êtres si chers, c'est un tort sans doute, mais il a pour cause un malheur : en censurant, il faut plaindre, il faut croire qu'une mère alors est plus imprudente qu'injuste.

Tout le monde condamnoit la tendresse de la marquise de Forlis pour Louise, sa fille aînée; on trouvoit Juliette beaucoup plus aimable, et elle l'étoit en effet. Louise, âgée de vingt ans, avoit une de ces figures que tous les gens bienveillans peuvent louer, et qui ne plaisent à personne; toutes les femmes disoient qu'elle avoit de *la beauté*, et sa mère sur-tout le croyoit. On pouvoit en la dépeignant donner l'idée d'une très-belle personne; elle

avoit de grands yeux, une petite bouche, de belles dents; elle étoit blanche, bien faite; mais son teint étoit fade et terne, ses grands yeux étoient ronds et un peu saillans, sa bouche s'ouvroit désagréablement, son regard n'exprimoit rien, et son nez aquilin et un peu recourbé vieillissoit son visage et répandoit sur toute sa physionomie une morne tristesse, que les flatteurs de madame de Forlis appeloient une douce mélancolie ou de la majesté. Ce malheureux nez recevoit bien d'autres éloges; les femmes-de-chambre de la marquise le trouvoient *un nez bien tiré*, et les amis de la maison assuroient que c'étoit un véritable nez à la romaine. La taille de Louise, parfaitement régulière, étoit d'une roideur remarquable, ainsi que son maintien, proposé par sa mère comme le modèle accompli de la bonne grace et de la décence. Louise, avec très-peu d'esprit, avoit de l'instruction et des talens; mais, par malheur, elle

ne s'étoit appliquée qu'à des choses qui ne pouvoient pas répandre le moindre agrément dans la société; elle ne desseinait que de grandes têtes et des académies, aux crayons noirs et blancs sur du papier bleu. La marquise montrait avec complaisance le *torse antique* et l'*écorché*, les deux chefs-d'œuvre de Louise; on avoit fait encadrer ces deux dessins pour en orner le salon. Louise n'avoit retenu de l'histoire que des dates; elle avoit dans la tête une prodigieuse chronologie, et elle ne connoissoit bien de la géographie que le cours des fleuves et des rivières. Elle étoit bonne musicienne; et la marquise, qui jadis avoit passé pour une excellente claviciniste, lui savoit un gré infini de préférer le clavecin au *piano*. Louise ne jouoit jamais que sur le superbe *Rucker* de sa mère, par un sentiment d'amour filial très-respectable; elle n'exécutoit guère que les anciennes et longues sonates que sa mère avoit jouées

dans sa jeunesse. Madame de Forlis s'attendrissoit et s'extasioit en écoutant les pièces de Scarlatti, de Galuppi, d'Alberti, d'Handel, etc. Elle n'avoit pas tort de les admirer toujours; mais les amateurs modernes ne partageoient pas tout-à-fait son enthousiasme. Louise n'aimoit que la danse grave; on lui avoit dit que c'étoit la seule qui convînt à la noblesse de sa figure: elle avoit la réputation de danser supérieurement le menuet, et par l'exercice constant de ce talent elle portoit la désolation dans tous les bals. On sait l'ennui que le menuet y cause aux danseurs vulgaires, et avec quelle impatience on attend qu'il soit fini pour reprendre les contre-danses ou les anglaises qu'il a suspendues. Louise enfin étoit toujours insipide, et souvent ennuyeuse dans le grand monde; mais elle possédoit des qualités qui plaisent à toutes les mères et qui rendent aimable dans l'intérieur de sa famille; elle avoit de l'ordre, de l'éco-

nomie, le goût des occupations qui conviennent aux femmes, une tête froide, un bon cœur et un excellent caractère; elle étoit reconnoissante, elle chérissoit sa mère et n'avoit de confiance qu'en elle.

Les grands écrivains moralistes, qui veulent instruire la jeunesse, ne lui disent que ce qui peut s'exprimer avec éloquence ou d'une manière brillante; ils ne lui parlent que de ses principaux devoirs; et qui peut ignorer ceux-là? mais il est des conseils, frivoles en apparence, qui lui seroient peut-être beaucoup plus utiles; c'est aux auteurs d'un rang très-inférieur à les donner. Je dirai donc aux jeunes personnes qu'une des choses qui plaît le plus à une mère, c'est de la consulter et de la croire sur sa parure, sur - tout si elle ne s'occupe plus de la sienne; car alors on suppose communément que son goût est rouillé; mais ne le conserve-t-on pas, ne le perfectionne-t-on pas encore,

pour parer et pour embellir sa fille! Voilà ce que pensoit la bonne Louise: ma mère sait mieux que moi, disoit-elle, ce qui me sied. Ce seul mot-là pourroit suffire pour décider un homme raisonnable à épouser celle qui le dit de bonne foi. Enfin, l'avouerai-je, lorsqu'à vingt ans on se laisse entièrement conduire sur ce point, on n'est indocile sur aucun autre. Juliette, jolie, vive, spirituelle et piquanté, aimoit et respectoit sa mère; mais elle lui trouvoit des goûts fort gothiques, et elle en avoit de très-différens. Elle ne faisoit aucun cas des *Ruckers*; elle détestoit la danse *terre à terre*, même le *menuet* de la cour, malgré les deux ou trois petits sauts qui l'égayent un peu; elle n'en toléroit que *la gavotte* qui le termine. Elle n'avoit pas la moindre estime pour les pièces de *Scarlatti*; elle ne jouoit que des variations, et sur un piano d'*Erhard*. Elle avoit pris un guide, et ce n'étoit pas sa mère; elle

avoit fait choix d'une amie, et ce n'étoit pas sa sœur. La comtesse Adrienne, nièce de madame de Forlis, possédoit toute la confiance de Juliette; c'étoit une jeune femme de vingt-six ans, fort inférieure à Juliette par l'esprit et par les qualités du cœur, mais qui se mettoit bien, qui avoit de l'usage du monde et qui causoit agréablement. Elle flattoit madame de Forlis, et elle donnoit de mauvais conseils à sa fille. La marquise étoit jalouse, et par conséquent blessée de l'amitié que Juliette montrait pour elle; cependant elle l'aimoit assez. Les deux sœurs vivoient en parfaite intelligence, malgré la différence de leur caractère, parce qu'elles avoient l'une et l'autre un grand fonds de bonté et d'honnêteté. La marquise de Forlis, veuve, riche, et maîtresse de sa fortune, vouloit la partager également entre ses deux filles; elle leur donnoit à chacune la même dot, mais elle étoit décidée à marier Louise la première; et jusqu'a-

lors Juliette, par sa jolie figure et ses graces, avoit seule attiré les vœux des prétendans. Le vicomte de Fonrose en étoit devenu passionnément amoureux: âgé de vingt-neuf ans, il joignoit beaucoup d'agrémens à une naissance illustre, une fortune considérable et une excellente réputation. Juliette partageoit ses sentimens; mais guidée par la comtesse Adrienne, elle le cachoit avec soin à sa mère, qui, ne sachant même pas que Fonrose fût amoureux de Juliette, se flattoit qu'il pourroit prendre du goût pour Louise, qu'elle s'efforçoit de faire valoir à ses yeux. Fonrose, qui vouloit plaire à madame de Forlis, montrait une grande admiration pour le *torse antique* et pour l'*écorché*; quand Louise jouoit ses belles sonates, Fonrose se plaçoit au bout du clavecin, ce qui de tout temps a passé pour une preuve d'amour; enfin il avoit dansé le menuet plusieurs fois avec elle: et madame de Forlis, qui faisoit en silence

toutes ces observations, concevoit les plus grandes espérances. Cependant Fonrose voulut tenter de parler à la marquise et de lui demander la main de Juliette. « Gardez-vous-en bien, lui dit Adrienne, vous seriez refusé comme les autres. Songez donc qu'il sagit d'abord de trouver un mari pour Louise. Quoi ! ne pourrions-nous pas découvrir un homme assez sensé pour préférer l'aînée à la cadette ? — Il me vient une idée, s'écria Fonrose ; et c'est un trait de lumière... Vous connoissez, du moins de nom, mon cousin le vieux baron de Verdac ? — Que trop ! répondit Adrienne, il est en procès avec mon père. — Eh bien ! reprit Fonrose, il vient d'envoyer du fond de sa terre en Languedoc, son fils unique, le vicomte de Verdac, qu'il me recommande vivement ; j'ai déjà présenté ce jeune homme à la cour... — Quel âge a-t-il ? — Vingt-deux ans. Il est riche, il a un beau nom... — Et sa figure ? — Fort bien ;

il n'a pas toutes les graces du monde... — Je m'en doute.... — Mais c'est ce qu'on appelle un bel homme.... — Il est beau comme Louise est belle ? — Précisément. Il a cinq pieds huit pouces, des cheveux noirs, l'air timide et froid, des traits marqués.... — Je le vois d'ici. — Il a été élevé avec soin ; on vante beaucoup son instruction et sa raison. — Il est bien savant et bien niais ; c'est ce qu'il nous faut. Voilà le mari que le ciel a formé pour la sage et parfaite Louise. Ma tante part demain pour la campagne ; il faut lui demander la permission de lui amener votre cousin. — Sans doute. — Et vous confierez au vicomte votre secret afin qu'il n'aille pas sur vos brisées ? — Point du tout ; mon jeune cousin a tant de confiance en mon goût que si je lui laissois voir tout ce que je pense de Juliette, il en deviendrait amoureux par respect pour mon opinion. — Alors ne lui vantez que sa sœur. — C'est bien mon projet. —

Je ne suppose pas qu'il ait les passions vives? — Oh! non, c'est un cœur tout neuf. — On l'a fait entrer au service? — Assurément; mais sa garnison se trouve à deux lieues de sa terre: son père ne l'a jamais quitté que pour l'envoyer à Paris, et dans un mois il viendra le rejoindre. — De bonne foi vous vous flattez de le rendre amoureux de Louise? — Je le lui soutiendrai, il faudra bien qu'il le croie. Il n'a jamais entendu parler de l'amour.... — A vingt-deux ans on pourroit en deviner quelque chose. — Oh! pour lui, il ne devine rien. Je n'ai qu'une petite inquiétude, c'est que son père, à ce qu'il m'a confié, a déjà presque arrangé un mariage pour lui... — Le jeune homme a-t-il vu celle que son père lui destine? — Pas encore, et même il ignore son nom; comme il n'est pas curieux, il n'a pas le moindre desir de l'apprendre, certain, m'a-t-il dit, que son père ne peut faire qu'un choix très-convenable. — Si c'étoit

Louise? — Non, car il sait seulement que sa future est fille d'un homme de robe. — Ce vieux baron de Verdac est ennemi de mon père; je serai charmée de contribuer à déjouer ses projets; je n'épargnerai rien pour faire valoir aux yeux de Louise le vicomte de Verdac.... — Elle est si froide!.... — Et si ridiculement élevée! elle n'a jamais lu un roman: j'ai voulu lui en prêter (et des romans très-moraux); savez-vous ce qu'elle répond? maman n'approuve pas ce genre de lecture. — Eh bien! il faut lui en faire composer un dont elle sera l'héroïne. — Si Juliette vouloit nous seconder!... — Je vous réponds d'elle.

Le jour même de cette conversation, Fonrose présenta le vicomte de Verdac à madame de Forlis, qui reçut avec beaucoup de grace le jeune homme dont Fonrose étoit le parent et le Mentor; elle l'invita même à souper, ce qui fut accepté. Le vicomte, jusqu'alors par indifférence et par timidité, n'avoit ja-

mais examiné une femme ; mais prévenu, dès le matin, par l'homme du monde le plus brillant et le plus recherché, que Louise étoit la plus belle personne de Paris, il voulut regarder ce chef-d'œuvre de la nature, et ses yeux s'arrêtèrent souvent sur elle. Lorsqu'on se leva pour arranger les parties de jeu, Fonrose fit remarquer au vicomte les grands dessins faits par Louise, en lui disant : *cela est superbe*. Le vicomte, qui savoit très - bien le latin, le grec, l'allemand, l'histoire et la géographie, n'avoit pas la moindre connoissance des arts ; et même, au premier coup-d'œil, il prit le *torse* pour une espèce de cuirasse, et il ne put s'empêcher de faire une grimace assez marquée en regardant l'*écorché* ; mais Fonrose lui expliqua ce qu'il ignoroit, et le vicomte répéta qu'en effet ces deux morceaux étoient *superbes*. Dans ce moment, Louise s'approchant pour présenter une carte à Fonrose, ce dernier conseilla tout bas à son

ami de lui dire un mot agréable sur ses dessins. Le vicomte, par pure obéissance et avec un extrême embarras, dit à Louise en rougissant : « Mademoiselle, nous admirions votre torse et votre squelette, qui sont charmans ». A ce joli compliment, Louise, qui connoissoit assez bien la *langue* des artistes, se mit à rire ; ce qui acheva de déconcerter le pauvre Verdac. Fonrose le consola, en l'assurant que Louise n'étoit nullement moqueuse, mais que, par un excès de modestie, elle prenoit toujours pour des plaisanteries les éloges les plus sincères et les mieux tournés. A souper, la comtesse Adrienne fit placer le vicomte à côté de Louise ; et Fonrose, en passant, invita son cousin à faire parler mademoiselle de Forlis sur les *fleuves* et sur les *rivières*. Le vicomte, charmé qu'on lui fournît un sujet de conversation, ne manqua pas d'interroger Louise sur toutes les rivières du Languedoc : elle répondit

avec une justesse qui l'enchantait. Cet entretien intéressant dura tout le souper ; car le vicomte , qui connoissoit parfaitement la carte de sa province , ne fit pas grâce à Louise d'un seul ruisseau , et il ne se lassoit point d'admirer la vivacité de ses réponses : en sortant de table , il dit à Fonrose que mademoiselle de Forlis avoit bien de l'esprit.

Les deux sœurs couchoient dans la même chambre ; et le soir , Juliette , en se déshabillant , demanda à Louise si elle avoit remarqué avec quelle attention le vicomte de Verdac l'avoit regardée. « Mais en effet , répondit Louise , je rencontre toujours ses yeux. — Il est certain qu'il a été occupé de vous d'une manière fort extraordinaire. — Ce jeune homme est aimable ; il cause très-bien ; sa conversation est instructive. — On dit qu'il a une instruction prodigieuse ; il sait toutes les langues , il est grand mathématicien , il possède toutes les sciences. — Et la géographie !.... — Aussi ?

— Il y est très-fort ; il m'a fait des questions qui prouvent de grandes connoissances : c'est dommage qu'il ne sache pas aussi bien parler sur les arts. — Les arts , il les aime avec passion. — Cependant il a fait de mes dessins un éloge si singulier !... — Soyez sûre que c'étoit une plaisanterie : la comtesse Adrienne , qui s'y connoît , dit qu'il a beaucoup de grace dans l'esprit. — A souper , c'est ce que je trouvois. — Et un grand fonds de gaîté. — Pourtant il a quelque chose de si triste dans la physionomie ! — Il n'en est que plus piquant. — Oui , c'est un contraste ». Pour cette première fois Juliette en resta là , se promettant bien de reprendre cette conversation. De son côté , Fonrose n'entretenoit le vicomte que des perfections de Louise , et le jeune provincial convenoit qu'il n'avoit jamais vu de femme aussi belle et aussi accomplie. Madame de Forlis partit pour sa maison de campagne , située à Che-

villy , près de Paris. Fonrose , invité à y passer huit jours , eut la permission d'y mener son ami. La comtesse Adrienne fut du voyage. Le vicomte entendit , un soir après souper , Louise jouer du clavecin : pour imiter son ami , il se plaça à côté de lui , et comme lui , penchant doucement la tête sur la table retentissante du clavecin entr'ouvert , en battant légèrement du bout du pied la mesure assez juste , parce qu'il suivait le mouvement donné par Fonrose. Toutes les fois que ce dernier s'écrioit : *brava ! charmant !* Verdac , un peu assoupi , se ranimoit en tressaillant , et , avec un bâillement étouffé , répétoit à demi-voix les mêmes exclamations. Cependant , comme il n'avoit pas l'habitude de veiller , il alloit céder tout-à-coup au sommeil , et dans un moment où Louise se surpassoit en exécutant les *croisés* les plus difficiles ; mais Fonrose , sous prétexte d'applaudir avec transport , repoussa hors du clavecin la

tête appesantie de Verdac , et en même temps , donnant une petite secousse au bâton doré qui soutenoit le couvercle du clavecin , le couvercle retomba avec un fracas harmonieux , mais terrible , qui suspendit subitement les *croisés* rapides de Louise , et qui fit frémir madame de Forlis pour son Rucker. Verdac , épouvanté , se réveille en sursaut , et machinalement il dit en se levant : *brava !* « Ah ! par exemple , s'écria Fonrose , voilà un trait d'enthousiasme qui mérite d'être remarqué. Verdac ne fait nulle attention au bruit formidable qui nous a causé tant d'effroi ; il n'entend que la pièce d'Handel , et , dans ce désordre , son premier mouvement est d'applaudir. Voilà un véritable amateur ! Quand il écoute de belles choses , il est comme le sage d'Horace , *la chute du monde ne l'ébranleroit pas*. — En effet , reprit madame de Forlis en souriant avec complaisance , il écoute bien la musique ». Le vicomte , flatté de ces

louanges , répondit avec le ton glacial qui lui étoit naturel , mais en déclarant qu'il aimoit passionnément la musique.

Le lendemain matin , Juliette , en s'éveillant , dit à Louise : « Mon Dieu ! ma sœur , qu'aviez - vous donc cette nuit ? — Comment ? — Vous rêviez tout haut , et vous ne parliez que du vicomte de Verdac. — Bon ! — Vous prononciez son nom à toute minute.... — Cela est inconcevable , car je ne pense pas du tout à lui ». A ces mots , Juliette se mit à rire d'un air malin. Sa sœur , étonnée , la questionna , et Juliette lui fit entendre qu'elle la soupçonnoit d'avoir du penchant pour Verdac. Louise s'en défendit de très - bonne foi ; mais Juliette insistant , Louise commença à s'inquiéter. Quand elle revit Verdac , elle l'examina avec une sorte de curiosité ; car du moins elle vouloit connoître un peu ce jeune homme pour lequel on l'avertissoit qu'elle avoit une inclination naissante ; et l'on ne manqua pas de

faire observer au vicomte que mademoiselle de Forlis le regardoit avec une expression toute particulière. Après le diner , la comtesse Adrienne emmenant les deux sœurs dans un cabinet : « Il faut que je vous conte , leur dit - elle , que Fonrose m'a dit ce matin que ce pauvre vicomte de Verdac a la tête tournée de Louise ; il a couché dans une chambre qui n'est séparée de celle de Fonrose que par une cloison très-mince , et durant la nuit entière , il a crié *brava* en battant la mesure à quatre temps sur la cloison et de toute sa force ». A ce récit , Louise regarda sa sœur en rougissant. Juliette admira la sympathie , et Louise ne put s'empêcher de convenir qu'elle étoit très-frappée de cet accord d'idées et de sentimens.

Fonrose fit les mêmes contes à Verdac , qui montra d'abord un peu d'incrédulité , en assurant qu'il n'avoit jamais été somnambule ; mais Fonrose lui protestant que rien n'étoit plus vrai :

« Je le crois , dit-il ; et apparemment que j'avois le cochemar ». Cependant il laissa voir qu'il étoit flatté que mademoiselle de Forlis eût parlé de lui en dormant.

Le jour suivant étoit un dimanche ; on dansoit toutes les fêtes dans une salle à manger de la maison , avec les paysans et les femmes-de-chambre. Verdac ne savoit pas danser ; mais il assura qu'il seroit avec grand plaisir spectateur de ce bal champêtre. Cependant , au bout d'un quart - d'heure , il s'ennuya tellement , qu'il prit le parti de s'échapper pour aller respirer un air frais dans un beau jardin à l'anglaise , et pour pêcher à la ligne , son amusement favori. Il sortit du bal furtivement , au moment même où Louise venoit de commencer un menuet avec Fonrose. Louise faisoit avec tout le moelleux et toute la dignité possible le profond *ployé* du *pas grave* qui suit les deux premières révérences , lorsqu'elle aperçut Verdac qui s'esqui-

voit... Elle n'avoit jamais eu la moindre coquetterie ; mais quelle femme est tout-à-fait insensible à la première passion qu'elle fait naître ou qu'elle croit inspirer ? ... Louise dansa le reste du menuet avec une nonchalance qu'on n'avoit jamais vue en elle , et elle y gagna à tous les yeux , parce qu'elle y mit moins de pompe et d'emphase ; car une des choses qui lui donnoient le plus de disgrâce , c'étoit de tout faire avec importance et avec l'air d'une profonde application. Il en résultoit qu'elle avoit toujours pleinement satisfait ses maîtres , et complètement déplu à tous les spectateurs.

Après le menuet , Fonrose dit tout bas à Louise : « Je sais bien pourquoi Verdac vient de sortir. — Pourquoi donc ? — Il craint de n'être pas maître de ses mouvemens , et de faire encore une scène. Avec son air sage et réservé , c'est un jeune homme très-impétueux ; il a une grande énergie dans le caractère,

une ame de feu ; c'est le mont *Hécla*, de glace au dehors, mais tout de flamme au dedans ». Cette comparaison géographique eut toute l'approbation de Louise.

Fonrose fut chercher son ami dans le jardin ; il le trouva assis auprès d'un tombeau antique, sur le bord d'une pièce d'eau, et pêchant à la ligne. « Mon cher Verdac, lui dit-il gravement, que signifie cette profonde mélancolie qui vous fait fuir tous les plaisirs pour venir rêver parmi les tombeaux?... — Comment ? répondit Verdac étonné de l'air sérieux de Fonrose, je n'ai point de chagrin, je vous assure ; j'ai toujours beaucoup aimé la pêche à la ligne.... — Ouvrez-moi votre cœur, reprit Fonrose d'un ton sentimental. — Mais en vérité je n'ai point de secret... — Quoi ! vous abuseriez-vous sur le sentiment que vous éprouvez?... — Quel sentiment ? — Je dois vous éclairer... Mon ami, vous êtes amoureux. — Et

de qui donc ? demanda Verdac avec curiosité. — De mademoiselle Louise de Forlis, répondit Fonrose ». A ces mots, Verdac laissa tomber la ligne qu'il avoit tenue jusqu'alors, et la surprise le rendit immobile. Après un moment de réflexion : « Mon cher Fonrose, dit-il, je crois que vous avez deviné juste.... — Ah ! il ne falloit pas pour cela beaucoup de pénétration... — Vous me connoissez mieux que moi-même... — Vous n'avez pas d'expérience ; c'est votre première passion. — Oui, la première. — Elle fera le destin de votre vie : vous avez fait un si bon choix ! — Il est certain que mademoiselle de Forlis... — Vous l'avez aimée dès le premier jour... — Il est vrai que je fus bien frappé de sa beauté et de ses talens ; mais malheureusement mon père a d'autres vues, et... — Bon ! votre père n'a point encore donné de parole positive ; il vous aime, il ne voudra pas faire le malheur éternel de votre vie. — En effet, à présent j'ou-

blierois difficilement mademoiselle de Forlis. — Mon ami, il ne faut point vous désespérer; vous êtes peu démonstratif; mais je vois ce qui se passe dans votre ame. Vous souffrez cruellement!.. — J'ai de grandes inquiétudes. — Songez donc qu'indépendamment de ses avantages personnels, mademoiselle de Forlis est un très-grand parti par sa naissance et par sa fortune; enfin je me charge d'obtenir le consentement de votre père. — Vous me rendrez un grand service. Mais pourrai-je plaire à mademoiselle de Forlis? — Vous êtes nés l'un pour l'autre, soyez-en sûr; il est facile de s'appercevoir qu'elle a du penchant pour vous. — Je tâcherai de me rendre digne de son estime ».

Depuis cette conversation, dont on rendit compte à Louise avec les embellissemens nécessaires, ces deux amans s'occupèrent un peu plus l'un de l'autre; et la comtesse Adrienne, qui partageoit avec Fonrose la confiance de

Verdac, lui conseilla de déclarer sa passion à Louise, et lui promit de lui en faciliter les moyens. En effet, un jour, à la promenade dans le jardin, Adrienne, Fonrose et Juliette laissèrent tête-à-tête le vicomte et Louise dans un petit pavillon, sous le prétexte d'aller chercher la guitare de Juliette, que l'on avoit priée de chanter une romance. On ne revint qu'au bout d'une demi-heure, et l'on trouva les deux amans jouant au volant; ils ne s'étoient pas dit un seul mot. Fonrose prit le parti de dicter au vicomte une lettre très-passionnée que la comtesse Adrienne se chargea de remettre à Louise, qui fit répondre verbalement par elle, qu'*elle agréoit la recherche de monsieur le vicomte de Verdac*, et qu'aussi-tôt qu'il auroit obtenu le consentement de son père, elle l'autorisoit à parler à M^{me} de Forlis. En attendant, Louise, certaine enfin d'être aimée, déclara tout à sa mère, qui fut surprise et fâ-

chée en découvrant que Fonrose n'étoit point amoureux de sa fille aînée : elle l'auroit préféré au vicomte, qu'elle trouvoit moins aimable et trop jeune ; néanmoins, comme il étoit fils unique d'un homme de qualité immensément riche, elle approuva l'union projetée ; elle la desira même quand Louise lui eut avoué qu'elle aimoit le vicomte depuis le premier instant de leur connoissance. Elle fit à sa mère une relation exacte, non de la vérité, mais de tout ce qu'on lui avoit conté et persuadé. Madame de Forlis trouva dans ce récit le sujet du plus joli roman du monde ; il n'en est point de plus charmant aux yeux d'une mère que celui des amours d'une fille chérie et de l'amant qu'on lui destine pour époux ; et la lettre dictée par Fonrose parut à madame de Forlis un chef-d'œuvre de délicatesse et de sensibilité. Dans ces entrefaites la comtesse Adrienne partit pour Paris, en promettant de revenir le lendemain. Elle

apprit à Paris d'étranges choses. Cette jeune personne que le baron de Verdac destinoit à son fils, étoit la sœur d'Adrienne ; ce mariage projeté secrètement par les deux pères, terminoit un long procès, et il étoit sur-tout désirable pour la famille d'Adrienne. On attendoit le lendemain le baron de Verdac. Le père d'Adrienne sachant que le jeune Verdac étoit à Chevilly, chez madame de Forlis, conta tous ces détails à sa fille, en la chargeant de prévenir adroitement le vicomte en faveur de sa sœur. Adrienne, au désespoir d'avoir noué une intrigue si nuisible aux intérêts de sa famille, se promit bien de tout employer pour la rompre, se flattant qu'elle n'auroit pas de peine à brouiller deux amans qui n'avoient point d'amour. Ce qui lui parut le plus difficile, c'étoit d'agir à l'insu de Fonrose et de Juliette, et de les trahir sans qu'ils s'en aperçussent. Enfin elle ne pouvoit, sans devenir suspecte aux yeux

du vicomte, ni lui dévoiler son intérêt personnel, ni lui découvrir les ruses qu'on avoit employées pour lui persuader qu'il étoit amoureux : il s'agissoit de l'arracher promptement de Chevilly, en l'engageant à renoncer à Louise ; et elle forma son plan en conséquence de ce dessein. Ce fut dans ces dispositions qu'elle se hâta de retourner à Chevilly. Elle apprit en arrivant que Fonrose, malade d'une violente migraine, gardoit sa chambre et y passeroit toute la journée. Cet incident facilitoit merveilleusement l'exécution du projet d'Adrienne, et elle sut en profiter. Elle emmena le vicomte au fond du parc, et là, seule avec lui : « Savez-vous, lui dit-elle, que ce pauvre Fonrose m'inquiète horriblement ? — Mais la migraine n'est pas un mal dangereux. — La migraine ! vous croyez bonnement que c'est la migraine qui le retient dans sa chambre, et qui le rend inaccessible à tous ses amis ? — Il est dans son lit..

et très-assoupi, à ce que m'a dit son valet-de-chambre. — Oui, assoupi !... Quoi ! vous ne soupçonnez pas la vérité ? — Non, je vous assure ; mais je ne suis pas du tout soupçonneux.... — Vous avez de la candeur, je le sais, mais vous avez aussi de la finesse et du tact ; d'ailleurs il ne s'agit ici que de deviner une chose belle, grande, et même héroïque, on peut le dire. — Et quel rapport cela peut-il avoir avec la migraine de Fonrose ? — Je vais vous révéler un grand secret ; mais votre intérêt, celui du malheureux Fonrose m'y oblige. Promettez-moi une discrétion à toute épreuve, et, sur toute chose, de ne jamais dire à Fonrose que je vous ai dévoilé ce mystère. — Je vous en donne ma parole. — J'y compte. — Eh bien ! — Apprenez donc que Fonrose est votre rival. — Mon rival !... — Oui, mon cher vicomte, il adore Louise : il se flattoit de l'obtenir de sa mère ; mais en découvrant votre passion, et en voyant

qu'elle avoit du penchant pour vous, il s'est sacrifié sans hésiter. — Je vous proteste, madame, que j'étois à mille lieues d'imaginer cela; je ne l'aurois pas souffert. — A présent que vos yeux sont ouverts, vous vous rappellerez bien des choses qui ne vous laisseront aucun doute sur les sentimens de l'infortuné Fonrose. — En effet, il m'a toujours parlé de mademoiselle de Forlis avec un enthousiasme... — Qui n'auroit pas dû vous paroître naturel... L'amour seul peut s'exprimer ainsi. — Cela est vrai. Il l'aime éperdument. — Il s'en meurt. — Je l'ai toujours regardé comme un parfait honnête homme, et ce trait-là met le comble... — Vous ne le laisserez point périr, ce race et fidèle ami!... — Mon dieu! madame, que faut-il faire pour lui rendre la santé tout de suite? — Ecoutez: je dois vous dire encore que monsieur votre père arrive après demain, et qu'il est irrévocablement décidé à vous unir à la personne

qu'il a choisie. J'ai su cela par le plus grand hasard du monde, mais avec certitude. Voulez-vous donc vous brouiller avec votre père et causer la mort de votre ami? — Non, non, madame, je renonce à mademoiselle de Forlis. — Ce noble sacrifice est digne de vous. Voici comment vous devez vous conduire. Ne dites pas un seul mot à Fonrose; il est convenu que vous parlerez demain à madame de Forlis pour lui demander la main de sa fille, et au lieu de cela vous lui direz qu'une lettre de votre père vous apprend qu'il a pris des engagements pour vous marier sous peu de jours, et que vous venez prendre congé d'elle; ensuite vous partirez courageusement sans voir Fonrose ou mademoiselle de Forlis. — Oui, madame; je ferai de point en point tout ce que vous me prescrivez ».

Cette générosité ne coûtoit guère à Verdac; néanmoins, quoiqu'il fût aussi peu susceptible d'une vive amitié que

d'amour, il eût été capable de faire en ce moment un véritable sacrifice à Founrose. Il avoit une ame très-commune ; mais il devoit à une excellente éducation, de bonnes opinions et des principes honnêtes ; et c'en est assez pour se conduire noblement dans la jeunesse, quand des passions violentes ne combattent point ces premières impressions. Verdac sentoit peu, mais il pensoit bien ; il n'avoit ni assez d'expérience, ni assez d'esprit pour distinguer *les nuances* ; il confondoit facilement l'héroïsme avec le simple devoir, et ne jugeant jamais que d'après ceux qui possédoient sa confiance, il auroit fait niaisement une action sublime, sans en connoître la grandeur et sans en tirer vanité, si la personne qui le menoit la lui eût prescrite. La comtesse Adrienne, craignant d'être surprise tête à tête avec Verdac, le laissa dans le jardin et rentra dans la maison. Le vicomte réfléchit mûrement à ce qu'on venoit de lui dire, et il prit

la résolution de servir efficacement son ami avant de partir, sans dire que la comtesse Adrienne lui eût parlé. Il avoit naturellement un peu de commérage dans le caractère ; il se faisoit un grand plaisir de causer à un autre la surprise qu'il venoit d'éprouver lui-même : d'ailleurs, il n'étoit pas fâché de se faire valoir un peu sur le sacrifice de son amour et sur l'abandon de ses prétentions. Le soir même, il demanda mystérieusement à madame de Forlis une entrevue particulière ; elle lui donna rendez-vous pour le jour suivant à neuf heures du matin.

Le lendemain, le vicomte, avant l'heure indiquée, étoit à la porte de madame de Forlis ; on le fit entrer sur-le-champ, et il fut d'abord très-embarrassé de se trouver tête à tête avec une femme de quarante ans qui lui paroissoit très-imposante ; mais rassuré, en songeant aux belles choses qu'il alloit révéler, il prit enfin la parole : « Ma-

dame, dit-il, je vais vous dire des choses très-surprenantes... ». Ce début fit sourire madame de Forlis. « Je crois, répondit-elle, que je les devine à-peu-près... — Non, madame, cela est impossible. — Eh bien ! qu'est-ce donc ? — Vous croyez sans doute que M. de Fonrose a eu la migraine hier ; point du tout, madame.... — Comment ! je ne comprends pas... — M. de Fonrose n'a voit point la migraine. — Après, monsieur, que voulez-vous dire ? — M. de Fonrose est dans un état très-dangereux ; il se meurt... — O ciel ! interrompit madame de Forlis, saisie d'effroi ; il faut envoyer à Paris chercher des secours ». A ces mots, elle se levoit pour se précipiter sur son cordon de sonnette. Le vicomte l'arrêta. « Non, madame, dit-il ; non, il n'a pas besoin de médecin ; vous pouvez le guérir d'un mot.... Il est passionnément amoureux de mademoiselle Louise de Forlis... ». Ici, Verdac ne parut plus niais et ri-

dicule aux yeux de madame de Forlis, et elle l'écouta avec autant d'attention que d'intérêt. « Quoi ! dit-elle, de ma fille aînée ? — Oui, madame, il l'adore... — En êtes-vous bien sûr ? — Oui, madame, c'est un fait avéré. — Et pourquoi ne se déclaroit-il point ? — Parce qu'il a découvert que j'ai les mêmes sentimens.... — Et qu'il aura supposé que ma fille les partageoit ! Ah ! que cela est touchant, et de part et d'autre » ! En disant ces paroles, madame de Forlis essuya ses yeux remplis de larmes, et tendant la main à Verdac : « Mon cher vicomte, dit-elle, je suis vivement touchée de votre candeur et de votre générosité. — Je ne fais que mon devoir, madame, reprit le vicomte animé par cet éloge, et je vous demande pour M. de Fonrose, la main de mademoiselle Louise de Forlis ». C'étoit bien tout ce que madame de Forlis desiroit ; car elle ne comprenoit pas comment sa fille pouvoit préférer Verdac à Fonrose,

quoique de cet instant elle estimât profondément le premier. Certaine de son empire sur l'esprit de Louise, elle vouloit la prévenir avant de s'engager ; mais Verdac la pressa tellement d'envoyer chercher Fonrose sur-le-champ, qu'elle y consentit. En l'attendant, le vicomte se promenoit dans la chambre en se frottant les mains ; il jouissoit d'avance de l'agréable surprise qu'il alloit causer à son ami. Fonrose arrivé, le vicomte court à lui, et l'embrassant : « Mon ami, lui dit-il, remerciez madame de Forlis ; elle consent à votre union avec celle que vous aimez ». A ces mots, le vicomte ne doute point que son secret n'ait été découvert ; il croit qu'on lui offre la main de Juliette, et, transporté de joie, il tombe aux pieds de madame de Forlis. Cette dernière, vivement attendrie, lui dit : « C'est votre généreux rival qu'il faut remercier.... ». Ces paroles furent un coup de foudre pour Fonrose : il entrevit une

partie de la vérité, et il eut assez de présence d'esprit pour ne rien dire, et pour baisser la tête sur les genoux de madame de Forlis, afin de cacher la surprise et la consternation qui devoient se peindre sur son visage. « Oui, mon ami, s'écria le vicomte, je vous cède mademoiselle Louise de Forlis : je vais partir : mon père arrive aujourd'hui, je vais l'aller retrouver ; et pour vous ôter tout sujet d'inquiétude, j'épouserai tout de suite la personne qu'il me destinoit.... — Non, non, interrompit Fonrose en se relevant impétueusement ; je n'abuserai point de tant de grandeur d'ame... J'ai cédé à un premier mouvement dont je n'ai pas été le maître ; mais la réflexion me rend à moi-même.... — Mon cher Fonrose, reprit Verdac, mon parti est tout-à-fait pris ; mes chevaux sont mis, je pars dans l'instant.... — Je ne le souffrirai pas, repartit Fonrose. — Adieu, madame, dit Verdac, en faisant une profonde révérence à madame de

Forlis qui, pendant ce dialogue héroïque, pleuroit d'admiration ; adieu ». En prononçant ces paroles, il sortit précipitamment ; Fonrose le suivit, et quand ils furent sur l'escalier, Fonrose saisit Verdac par le bras, et l'entraîna malgré lui, en donnant ordre à un domestique de renvoyer les chevaux de poste.

Verdac, conduit dans sa chambre par Fonrose, répéta qu'il persistoit dans son dessein. « Il ne s'agit point ici, lui dit Fonrose, de votre amour et du mien ; nous ne devons nous occuper que de Louise : c'est vous qu'elle aime, et il ne vous est pas permis d'être généreux avec moi aux dépens de son bonheur ; d'ailleurs, puis-je accepter le sacrifice que vous voulez me faire ? L'honneur me permettrait-il de prétendre à la main d'une personne qui ne m'épouserait que par contrainte, d'une personne dont le cœur n'est plus libre ? — Avec le temps elle vous aimera. — Non, non, jamais

on ne guérit d'une première passion. Mademoiselle de Forlis n'est pas le premier objet que j'aye aimé ; je sens que la raison pourra triompher d'un penchant qui est déjà très-affoibli. Vous, qu'elle aime, vous devez être fidèle ; si vous l'abandonniez, vous ne seriez qu'un séducteur. — Oh ! c'est ce que je ne serai jamais. — J'en suis sûr. Ne vous laissez donc point aveugler par une fausse générosité ; acceptez la félicité qui vous est offerte. — Mais, mon père ? — Vous aurez son consentement. Avant tout, il faut faire la démarche que vous devez aux sentimens de Louise ; il faut la demander à sa mère. Dans le trouble où vous êtes vous ne pourriez lui parler.... — Oui, je suis fort troublé. — Vous ne pourriez même écrire. Moi, je suis plus calme ; je vais vous faire une lettre que vous copierez et que vous lui enverrez ; ensuite, vous m'avouerez comment vous avez découvert que je suis amoureux de Louise. Quel-

qu'un vous a donné cette idée?...—Point du tout.... C'est votre migraine qui m'a ouvert les yeux..... — Ma migraine ? — Oui, j'ai bien vu que vous étiez malade de chagrin. — Oh ! ma passion ne va pas jusques-là. J'avoue que si Louise m'eût aimé, je l'aurois adorée ; n'ayant pu me flatter de ce bonheur, je n'ai pour elle qu'un sentiment involontaire qui ne fait point mon tourment, et qui s'éteindra tout-à-fait quand elle sera votre épouse. Mais occupons-nous dans ce moment de la lettre pour madame de Forlis ; nous reprendrons cet entretien.

Fonrose prit une écritoire, et il écrivit une lettre adressée à madame de Forlis, et conçue en ces termes :

« MADAME,

» Après une longue conversation avec
 » mon ami, je vois, à n'en pouvoir
 » douter, que sa passion est infiniment
 » moins vive que la mienne ; il pourra

» vivre sans mademoiselle de Forlis,
 » et j'avoue que je ne puis exister sans
 » elle. C'est lui qui m'autorise à vous
 » ouvrir mon cœur et à vous montrer
 » sans déguisement l'excès d'un amour
 » dont l'amitié pouvoit obtenir le sacri-
 » fice, mais que rien au monde ne sau-
 » roit affoiblir. Daignez, madame, me
 » rendre l'espérance ; ce sera me rendre
 » à la vie ».

Fonrose laissa ce billet à Verdac (qui lui promit de le copier et de l'envoyer sur-le-champ), et il fut chercher Juliette afin de l'instruire de tout ce qui s'étoit passé. A peine étoit-il sorti de la chambre, qu'Adrienne, très-inquiète de la conférence des deux amis, s'avança doucement dans le corridor, sur la pointe des pieds, d'un air mystérieux ; elle fut aperçue de Fonrose, qui feignit de ne pas la voir ; il continua son chemin, et, restant caché derrière une porte battante, il jeta un œil soupçonneux et perçant dans le cor-

ridor, et il vit Adrienne entrer précipitamment chez Verdac. Fonrose alors n'eut presque plus de doute sur la perfidie d'Adrienne, quoiqu'il lui fût impossible d'en deviner le motif. Il fut tenté de rentrer chez Verdac; mais il pensa qu'Adrienne auroit assez d'adresse pour donner des raisons plausibles de cette visite clandestine si contraire à la bienséance, et il jugea qu'il valoit mieux paroître ne pas se défier d'elle, et l'observer avec soin, afin de la démasquer plus sûrement. D'après ces réflexions, il se hâta d'aller rejoindre Juliette.

Adrienne trouva Verdac taillant une plume pour copier à main posée, de sa plus belle écriture, le billet écrit par Fonrose. Adrienne le questionne vivement; Verdac répond avec sa naïveté ordinaire, et lui donne sa parole qu'il n'a pas prononcé son nom, et que personne ne se doute qu'elle ait la moindre part aux démarches qu'il vient de faire; et il lui renouvelle la promesse de ne

point démentir cette discrétion. Adrienne lui soutient que Fonrose dissimule sa douleur; elle parle avec tant d'adresse et de véhémence, qu'elle ramène Verdac à son premier projet, qui, dans le fond, lui convenoit mieux, parce qu'il craignoit mortellement l'opposition et la colère de son père. « Mais, que ferai-je? dit Verdac. — Une action aussi belle que celle de Fonrose, répondit Adrienne. Que ce billet qu'il écrivit pour vous, avec désespoir, serve à son bonheur. — Comment? — Donnez-le-moi, et je vais le porter à ma tante, de la part de Fonrose, comme s'il l'eût écrit pour lui-même. Pendant ce temps faites seller un cheval, et partez sans délai; allez rejoindre votre père qui vous attend. Verdac trouva cette idée excellente; il appela son valet-de-chambre, et, en présence d'Adrienne, il lui donna l'ordre d'aller lui seller un cheval sur-le-champ, et de le conduire au bout de l'avenue, car il vouloit partir

sans bruit. Adrienne, charmée de sa docilité, le quitta en emportant la lettre écrite par Fonrose, et sur le revers de laquelle il avoit tracé ces mots : *Pour madame de Forlis*. Adrienne aussi-tôt vole chez sa tante, la fait demander dans son cabinet, et là, lui remettant le billet de Fonrose, dont madame de Forlis connoissoit parfaitement l'écriture, elle lui dit qu'elle a trouvé ce papier dans le corridor, et qu'ayant lu seulement le nom de madame de Forlis, elle a cru devoir lui apporter cet écrit. Adrienne, après cette explication, ajoute qu'elle vient de recevoir un courrier de son père qui l'oblige à partir dans l'instant pour Paris; elle prend congé de sa tante et la laisse seule. Madame de Forlis lut avec empressement le billet de Fonrose, et l'erreur qu'il produisit la combla de joie; car Fonrose étoit le gendre qu'elle desiroit. Elle fit appeler Louise, elle lui conta les combats généreux des deux

amis, et finit par lui lire le billet qu'elle venoit de recevoir. Louise écouta ce récit avec beaucoup de sang-froid; elle ne savoit trop que penser, et lequel elle devoit le plus admirer de Fonrose ou de Verdac: sa mère la décida en lui disant que ces deux vertueux amans si passionnés étoient également dignes d'elle: « mais, ajouta-t-elle, le vicomte ne seroit pas sûr d'obtenir le consentement de son père; et, dans cette incertitude, nous ne devons plus songer à lui. Fonrose vous adore; il est son maître: serez-vous insensible à un attachement si tendre et si délicat »? Louise assura qu'elle n'étoit point ingrate, et que, puisqu'elle ne pouvoit épouser M. de Verdac, elle consentiroit sans répugnance à s'unir à M. de Fonrose. A ces mots, madame de Forlis, au comble de ses vœux, envoya chercher Fonrose, qui vint au moment même. « Mon cher Fonrose, lui dit-elle en lui montrant Louise, elle est à

vous, et elle y consent.... ». Fonrose resta pétrifié. « Peut-être, reprit madame de Forlis, après m'avoir écrit le billet touchant que je possède, vous en êtes-vous repenti? peut-être avez-vous encore formé de nouveau le noble projet de vous immoler; mais le ciel ne l'a pas permis. Vous avez perdu ce billet; on vient de me l'apporter; le voici... ». En disant ces paroles, elle lui montra la lettre qu'avait dû copier Verdac; et Fonrose, intérieurement outré de colère, reconnut le fruit de l'entrevue d'Adrienne et de Verdac. Après un moment de silence et de réflexion, il s'approcha de madame de Forlis, et serrant ses deux mains dans les siennes : « Ah! madame, dit-il, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien il est pénétré de vos bontés..... Mais je suis si ému, si hors de moi-même, qu'il m'est impossible de vous exprimer ce que je sens. Souffrez que j'aie réfléchi avec moins de trouble à mon

étrange situation ». A ces mots, il sortit sans attendre de réponse. Il écrivit avec un crayon deux lignes à Juliette pour l'instruire de ce singulier incident; et, descendant dans les écuries, il monta sur le cheval de Verdac, et partit au grand galop pour Paris. Il avait prévu qu'Adrienne engagerait Verdac à quitter Chevilly, et il savait qu'elle-même venait de partir. En conséquence il avait gagné le valet-de-chambre de Verdac et les gens de l'écurie, qui mirent des obstacles invincibles au prompt départ du vicomte. On lui dit d'abord que son cheval était défermé. Il demanda des chevaux de poste; on le fit attendre trois quarts-d'heure pour lui dire ensuite qu'il n'y en avait point. Alors il donna l'ordre de ferrer son cheval; on ne put trouver le maréchal. Le vicomte, attendant toujours, se promenoit assez tristement dans l'avenue, ne se doutant pas que Fonrose, qui avait pris un chemin dé-

tourné, étoit parti, et sur son cheval. Durant ce temps, Juliette opéroit une grande révolution. Louise, après son entretien avec sa mère, étoit remontée dans sa chambre; et, avec un sérieux assez convenable, elle dit à Juliette que, pour obéir à sa mère, elle avoit promis à Fonrose de l'épouser..... A ce récit, Juliette, déjà prévenue par Fonrose, se jeta au cou de sa sœur avec toutes les démonstrations du plus douloureux attendrissement: « Ah! ma pauvre sœur! s'écria-t-elle, qu'allez-vous devenir? — Cela me fait beaucoup de peine, répondit Louise; vous savez que j'aimois M. de Verdac; mais il n'y faut plus penser... — Ma pauvre sœur!... comme vous êtes pâle et saisie!... — Oui, cela m'a coûté beaucoup... — Encore, si vous pouviez pleurer! cela vous soulageroit un peu... — Non, je ne pleurerai pas, mais j'ai un poids sur l'estomac... — Savez-vous que cela est du plus grand danger?... — J'ai envie

de prendre un peu d'éther... — Je vais vous en arranger. Comme vous tremblez! Laissez-moi vous délacer..... — Oh! non, l'on va dîner tout-à-l'heure... — Dîner! y pensez-vous, dans l'état où vous êtes?... — J'ai très-peu déjeuné, et j'ai des tiraillemens d'estomac... — Ce seroit bien pis si vous mangiez. Je suis sûre que vous avez de la fièvre: voyons votre pouls... O ciel! il est convulsif... — Réellement? — Et de la fièvre... — C'est un grand malheur que celui d'être née trop sensible!... — Il faut vous coucher». En disant ces mots, Juliette déshabilloit sa sœur avec la plus grande activité; Louise s'y opposoit un peu; mais Juliette, en lui parlant de Verdac, en lui peignant son profond désespoir, parvint enfin à l'émouvoir: Louise, moitié de gré, moitié de force, se mit sur son lit. Il fut convenu que Juliette diroit à madame de Forlis que Louise avoit un violent mal de tête, et qu'elle demandoit la permission de dîner

dans sa chambre. Juliette, recommandant à sa sœur de prendre une infusion de mélisse qu'elle avoit fait préparer, la quitta en lui promettant de revenir la voir en sortant de table. Juliette fut chercher Verdac, qu'elle trouva dans l'avenue, où il attendoit toujours depuis plus d'une heure et demie; il étoit si fatigué, qu'il avoit pris le parti de s'asseoir; et comme il n'y avoit point de sièges dans cette allée, il s'étoit mis sur une escarpolette attachée à deux gros arbres, et, pour se distraire ou par distraction, il se balançoit nonchalamment, lorsque Juliette, tout essoufflée, accourut près de lui. « Que faites-vous donc là, lui dit-elle, quand Louise est dans un état affreux?... — Comment! reprit Verdac en descendant de l'escarpolette, qu'a-t-elle donc? — Une terrible attaque de nerfs. Croyez-vous donc de bonne foi qu'elle puisse jamais se décider à épouser Fonrose avec le sentiment qu'elle a pour vous?... Elle

est dans son lit avec une fièvre ardente... et vous auriez la barbarie de partir et de la laisser dans un tel état!..... — Mon Dieu! j'ignorois... ». Dans ce moment, Verdac s'arrêta pour écouter la cloche qui annonçoit le dîner, ce qui acheva de le déterminer à rester..... « Eh bien! poursuivit-il, je ne partirai point aujourd'hui ». A ces mots, il offrit son bras à Juliette, et tous les deux se hâtèrent de rentrer dans la maison. Madame de Forlis et deux ou trois personnes de sa société se mettoient à table: Juliette dit tout bas à sa mère que Louise étoit un peu malade, et qu'elle la supplioit de la dispenser de descendre; madame de Forlis y consentit, imaginant qu'elle craignoit de revoir le vicomte; mais elle s'inquiéta en apprenant que Fonrose étoit parti pour Paris. Le vicomte eut l'air triste; il parla peu, mais il mangea beaucoup: l'exercice qu'il avoit fait dans la matinée lui donnoit un appétit infiniment plus

remarquable que son chagrin. Après le dîner, on rentra dans le salon, et un instant après on entendit une voiture. Verdac se mit à la fenêtre, et fit un cri de surprise : il voyoit descendre de voiture son père et Fonrose.

Madame de Forlis, aussi étonnée que lui, passa dans son cabinet pour recevoir cette visite inattendue. Fonrose y parut triomphant; il présenta le baron de Verdac à madame de Forlis, en ajoutant qu'il venoit lui demander pour son fils la main de mademoiselle Louise de Forlis. « J'eusse été trop heureux de l'obtenir, poursuivit-il; mais, madame, outre mon amitié pour Verdac, un obstacle invincible s'opposoit à mon bonheur : je n'ai que trop vu, malgré l'extrême réservé de mademoiselle de Forlis, qu'elle avoit un penchant secret pour Verdac; j'ai dû sacrifier mes sentimens aux siens, à ceux de mon ami; j'ai été trouver M. le baron de Verdac; et pour le rendre favorable aux vœux

de son fils, il m'a suffi de vous nommer, madame ».

Le baron prit la parole pour confirmer tout ce que venoit de dire Fonrose; et madame de Forlis, admirant ces événemens merveilleux, donna son consentement. Louise prenoit sa huitième tasse d'eau de mélisse quand on lui annonça cette nouvelle; elle parut charmée, et Juliette, comme on peut le croire, partagea sincèrement sa joie. Le souper fut très-gai, malgré la pitié qu'inspiroit le *généreux* Fonrose, dont on ne pouvoit se lasser de louer le courage et la grandeur d'ame. Quelques jours après, madame de Forlis lui demandant avec attendrissement s'il étoit véritablement guéri de sa passion : « Oui, madame, dit-il; Louise n'est plus à mes yeux qu'une sœur chérie... — Elle pourroit le devenir en effet, reprit madame de Forlis. — Ah ! s'écria Fonrose, le bonheur de vous appartenir sera pour moi la plus puissante de

toutes les consolations ». A ces mots , madame de Forlis l'embrassa en disant : « Ce n'est pas celle que j'aurois voulu vous donner , mais il me sera toujours bien doux de vous avoir pour gendre ». Juliette fut consultée : on devine sa réponse. On décida que les deux mariages se feroient sous quinze jours. Ce dénouement désola l'intrigante Adrienne : ce ne fut pas sa seule punition ; le baron de Verdac plaida contre son père , et gagna son procès. Enfin Adrienne perdit sans retour l'amitié de Juliette et celle de Fonrose. Madame de Forlis maria ses deux filles le même jour , en répétant à tous ses amis que l'histoire de ses gendres formeroit le sujet du plus beau roman , ou du drame le plus pathétique. L'insipide et sage Louise fut la femme la plus irréprochable et la plus constamment heureuse ; et Verdac remarquoit que son bonheur faisoit mentir le proverbe qui dit que les mariages faits par amour sont toujours malheu-

reux. La piquante Juliette , avec de la coquetterie et le goût de l'intrigue , eut une conduite souvent imprudente , inconséquente et légère. Le brillant Fonrose , pendant plusieurs années , lui donna de vives inquiétudes , lui montra beaucoup de jalousie ; et plus d'une fois , au milieu de ces orages , ils envièrent la destinée des *amans sans amour* qu'ils avoient unis par leurs stratagèmes.

AVERTISSEMENT

ZUMELINDE,

ou

LA JEUNE VIEILLE,

CONTE DE FÉE.

AVERTISSEMENT.

PARMI les jolis Contes de madame Daulnoy, il en est un fort agréable, intitulé *Béline*, ou *la Jeune Vieille*. Je n'en ai pris que le titre et la *métamorphose* qui en produit les incidens, et j'ai tiré de cette idée des résultats non-seulement différens, mais absolument opposés à ceux que madame Daulnoy a présentés. Mon Conte, d'ailleurs, sur tous les autres points (personnages, intrigue, caractères, dénouement), n'a pas le moindre rapport avec le sien.

ZUMELINDE.

MURZILIE, la plus spirituelle des fées, et Théagène, le plus savant des génies, étoient unis ensemble par une tendre amitié. Murzilie avoit élevé une jeune princesse nommée Zumelinde, destinée à épouser Nelphis, un prince charmant, disciple du génie.

Les fées et les génies avoient de grandes facilités pour remplir avec succès l'emploi difficile d'instituteurs; ils pouvoient douer leurs élèves, et les préparer dès le berceau à recevoir une excellente éducation; ils leur donnoient, outre les agrémens extérieurs, toutes les facultés de l'esprit, l'intelligence, la mémoire; mais il est constaté par l'histoire la plus approfondie de ces temps merveilleux, qu'ils n'avoient aucune influence sur les qualités de l'ame: ils

ne préservoiént leurs protégés ni des passions ni de l'orgueil, car ils ne pouvoient changer leur nature.

On se doute bien que la jeune Zumelinde étoit l'une des plus belles princesses de l'univers, et qu'elle possédoit autant de graces, d'esprit et de talens que de charmes; la nature lui avoit donné une ame généreuse et sensible; elle avoit reçu l'éducation la plus brillante; et comme les fées n'ont pas besoin de charlatanerie, on doit convenir que la princesse avoit véritablement beaucoup d'instruction; ses dessins et ses tableaux n'étoient point retouchés; elle savoit parfaitement l'histoire et la géographie, et elle écrivoit avec beaucoup d'agrément et de pureté; enfin elle étoit bonne, affable, bienfaisante, accessible, toujours disposée à secourir les infortunés, et, ce qui est plus rare et plus méritoire dans une princesse, elle étoit toujours prête à les écouter: jamais les plaintes du malheur ne l'im-

portunèrent, jamais elle n'eut l'air de les trouver fatigantes; les malheureux l'abordèrent toujours avec confiance, et ne la quittèrent jamais sans consolation. Zumelinde étoit orpheline, et l'héritière d'un royaume florissant. Aussi-tôt qu'elle eut atteint sa dix-huitième année, la fée la plaça sur le trône, et le génie lui présenta son élève, le prince Nelphis, que la princesse et la fée ne connoissoient point. Il fut décidé entre le génie et la fée que Nelphis passeroit un an à la cour de la jeune reine, et qu'au bout de ce temps on les uniroit ensemble, s'ils se convenoient mutuellement, et si le génie et la fée y consentoient. Dès le premier jour le prince devint amoureux de la reine, qui, de son côté, parut touchée de l'effet qu'elle produisoit sur lui. Vers ce même temps, parut à la cour un autre prince nommé Zoram, âgé de vingt-huit ans. Il étoit un peu moins jeune et beaucoup moins brillant que Nelphis. La reine s'apper-

cut bientôt qu'il étoit en secret le rival de Nelphis; mais quoiqu'il eût un extérieur agréable et des manières douces et nobles, elle le trouva froid et silencieux, et elle dédaigna cette conquête.

Zumelinde étoit sur le trône depuis trois mois, lorsqu'un jour, le génie et la fée se trouvant tête-à-tête, parlèrent de leurs élèves, et commencèrent par se faire beaucoup de complimens mutuels; ensuite la conversation tomba sur l'éducation en général, et Théagène prétendit qu'il falloit beaucoup plus de talens pour bien élever un homme que pour former une femme aimable et vertueuse. On imagine bien que Murzilie ne fut pas de cette opinion. « C'est précisément tout le contraire, s'écria-t-elle; rien de plus simple que l'éducation d'un homme; s'il est instruit, humain, courageux; s'il joint la probité à ces qualités, voilà une excellente éducation. Mais l'éducation d'une femme peut se comparer à une machine com-

pliquée, toute composée de contre-poids; si les ressorts en sont trop délicats ou trop forts, les contre-poids se rompent, ou deviennent inutiles; il faut la combinaison la plus ingénieuse et la plus savante pour que tout se maintienne dans un équilibre parfait. On veut qu'une femme ait de la grace, de l'instruction et des talens, et l'on veut qu'avec tous les moyens de séduire et de subjuguier, elle n'ait qu'un desir modéré de plaire, et qu'elle ne se livre jamais à celui de dominer. Il faut qu'elle soit douée d'une extrême douceur, d'une grande sensibilité, et qu'elle sache surmonter l'attendrissement et la pitié: l'orgueil la rend odieuse, et il faut cependant qu'elle ait de la fierté; on exige qu'elle soit docile, qu'elle ait toutes les graces légères de la frivolité, et la raison lui prescrit aussi de penser solidement, et, dans mille occasions, de résister avec force et persévérance. Enfin, malgré sa foiblesse physique,

destinée à devenir mère, de quel courage n'a-t-elle pas besoin? Voyez donc que de nuances, que de difficultés dans l'éducation d'une femme! Il faut réunir tous les contraires, peser les vertus, les tempérer l'une par l'autre, les réduire avec précision au degré nécessaire : quel travail! Tandis qu'un instituteur n'a qu'une route unie et facile à suivre : il ne sauroit rendre son élève trop courageux, trop sensible, trop humain. Si l'élève devient pédant, on l'excusera s'il est instruit; s'il n'a point de grâces, il pourra s'en passer; s'il prend un esprit dominateur, n'est-il pas fait pour dominer? A-t-il de l'ambition; tant mieux, s'il a du mérite ». Ces réflexions blessèrent un peu l'amour-propre du génie. « Eh bien! dit-il, vous avez employé dans l'éducation de Zumelinde *un contre-poids* beaucoup trop léger pour balancer sa vanité... — Comment? — Oui, Zumelinde est charmante, j'en conviens, mais elle est d'une

coquetterie!.... — Point du tout... — Allons, soyez de bonne foi. — Non, elle n'est point coquette; j'avoue cependant qu'elle a un défaut, elle aime trop les louanges. — Oui, la flatterie peut tout sur elle. — Mais la flatte-t-on quand on l'admire? — Ainsi l'orgueil n'est donc pas un vice pour elle? — Comme vous êtes sévère! Et votre prince, est-il sans défaut? il me paroît bien léger, et je le crois peu sensible. — Moi, je le trouve un prince accompli; mais nous pouvons nous abuser sur nos élèves : mettons-les à l'épreuve. — Je n'ai pas besoin d'éprouver Zumelinde : je reconnois en elle un défaut. Il s'agit d'imaginer un moyen de la corriger, qui puisse en même temps servir à dévoiler le caractère de votre prince. Il faut pour cela composer un roman ingénieux et vraisemblable. Ce n'est pas une chose difficile pour une fée. — Et même pour une femme ordinaire ».

En effet, Murzilie imagina promp-

tement la fable qui pouvoit servir à ses desseins ; le génie approuva son plan ; desirant lui-même s'éclairer sur les sentimens de Nelphis, il promit sans effort un secret inviolable, et il tint parole. Quand la fée se trouva seule avec la jeune reine, elle mit la conversation sur la flatterie et sur les courtisans, et elle tâcha d'éclairer Zumelinde sur l'extrême exagération des louanges qu'on lui donnoit ; elle voulut lui faire sentir que la dignité même ne permet pas aux souverains de tolérer une flatterie si grossière, et qu'oser les louer en face, c'est leur manquer de respect. La reine écoutoit ce discours avec un dépit assez visible. Murzilie s'y prenoit un peu tard pour donner de tels conseils à une élève placée depuis quelques mois sur le trône ; et sans le pouvoir imposant d'une fée, les droits d'une gouvernante n'eussent peut-être pas suffi pour faire supporter un langage si sévère. Mais Zumelinde faisant un puissant effort sur

elle-même, se contenta de répondre qu'elle ne savoit pas réprimer la vérité. « La vérité ! reprit la fée : quoi ! de bonne foi, Zumelinde, vous ne rabattez rien des éloges inouis qu'on vous donne en vers et en prose ? — Il m'est permis de les croire sincères, sans me flatter de les mériter entièrement. — Comment ! lorsqu'on vous compare aux fées, vous croyez qu'on est sincère ? — Je sens, madame, combien alors on est injuste pour les fées, combien cette comparaison doit les blesser ; mais je vois qu'on a la simplicité de penser une chose si extravagante. — Vous ne trouvez que de la *simplicité* dans les courtisans ! Vous avez fait là une observation bien profonde ! du moins elle est très-neuve. Ah ! croyez le peuple quand il vous applaudit, croyez les infortunés qui vous bénissent, croyez à l'attachement de ceux qui vous donnent d'utiles conseils, au risque même de vous déplaire : voilà ce qui ne trompe jamais. En même

temps méfiez-vous des courtisans, qui ne peuvent vous approcher un moment sans vous louer ouvertement, ou d'une manière indirecte : éprouvez - les , et vous connoîtrez qu'ils ne sont dirigés que par l'ambition , ou par la vanité. Vous êtes persuadée que Nelphis vous adore , parce qu'il a toujours l'air de vous admirer ; et moi je vous déclare qu'il est incapable d'aimer , tandis que Zoram , que vous dédaignez , ce Zoram , timide et silencieux , a pour vous une véritable passion. — Cela peut-être ; mais Nelphis a pour moi le sentiment le plus vrai , le plus passionné !... Que ne puis-je le mettre à l'épreuve , non pour m'assurer de lui , je n'ai pas le moindre doute , mais pour vous convaincre !... — Le voulez - vous ? il ne tient qu'à vous de me donner cette certitude. — Ah ! de tout mon cœur ; parlez , je ferai tout ce que vous me prescrirez. — Écoutez-moi avec attention. Vous savez que vous aviez une tante qui , dès sa

première jeunesse , se fit un parti puissant dans ce royaume , excita de grands troubles , et fut au moment de s'emparer du trône. Je protégeai votre père ; Mélide , votre tante , fut chassée ; je la reléguai dans une autre partie du monde : elle étoit ambitieuse et belle ; elle épousa un grand roi , elle régna vingt - cinq ans , et elle mourut , sans laisser d'enfans , il y a peu de mois : elle auroit aujourd'hui cinquante ans. Si vous y consentez , je déclarerai publiquement que non - seulement elle existe , mais qu'elle vient à la tête d'une formidable armée pour faire valoir ses anciennes prétentions ; que néanmoins elle se contentera de partager le trône avec sa nièce ; qu'elle vous offre de régner alternativement avec elle six mois de l'année. Vous accepterez cette proposition. Alors je dirai que par le pouvoir de mon art , je transporterai Mélide dans ce palais , et que je vous emmènerai dans le mien , pour y passer les

six mois du règne de votre tante. Je vous donnerai les traits et toute la figure d'une femme de cinquante ans ; sous cette forme et sous le nom de Mélide , vous pourrez savoir au vrai ce qu'on pense de vous. — Ce projet est parfait , s'écria Zumelinde , et je brûle de l'exécuter. Je jouirai du bonheur de vous ôter des préventions qui m'affligent ; vous verrez , madame , comme je suis aimée , comme on me regrettera , comme on sera froid pour cette vieille Mélide ! Cependant il est un peu fâcheux d'être revêtue pendant six mois de la forme d'une femme de cinquante ans : c'est une triste métamorphose. — Qu'est-ce que six mois à dix-huit ans ? Cela sera bientôt passé. — Laide et vieille , le temps ne passe pas si vite. N'importe , je m'y soumetts. Du moins , ne me donnez pas une figure ignoble. — Non , je vous donnerai exactement la figure que vous aurez à cinquante ans ; ne craignez pas qu'on vous reconnoisse.

D'ailleurs , si par hasard on vous trouvoit avec ce que vous êtes maintenant quelque trait de ressemblance , on n'en seroit pas étonné ; il n'est pas extraordinaire qu'une nièce ressemble à sa tante. — Est-il possible d'avoir encore quelques restes de beauté à cinquante ans ! — Toutes les femmes de quarante vous assureront qu'on peut encore être fort belle à cet âge , elles vous en citeront mille exemples..... — Mais , madame , croyez-vous que je ne sois pas tout-à-fait défigurée dans trente-deux ans ? — Non , point du tout ; vous ne serez plus jolie , vous serez même méconnoissable , mais vous n'aurez rien de choquant , et vous conserverez toujours une physionomie agréable. — Allons , mon parti est pris ».

D'après cette décision de la reine , tout fut exécuté comme la fée l'avoit proposé ; et le jour suivant , la fée entrant à huit heures du matin dans l'appartement de la reine , et s'enfermant avec elle : « Maintenant , lui dit-elle , je n'ai

plus à faire que votre métamorphose ». A ces mots Zumelinde pâlit. « Au moins, madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre de pouvoir me rendre ma première forme? — Comment! reprit Murzilie, vous avez ce doute injurieux sur un prodige qui n'est qu'une bagatelle pour la fée la plus vulgaire? vous, à qui j'ai vu jusqu'ici une si haute idée de mon pouvoir? — Non, non, reprit Zumelinde, ma confiance en votre art, ainsi qu'en vous, est sans bornes..... — Allons, interrompit la fée, ne différons plus, car j'ai annoncé que votre tante paroîtroit à midi, et qu'à cette heure je la placerois moi-même sur le trône ». En disant ces paroles, la fée lève en l'air sa redoutable baguette, et la tremblante Zumelinde tombe dans un fauteuil. La fée, sans avoir l'air de remarquer son trouble, poursuit gravement son opération magique, et en moins de trois minutes, Zumelinde, dépouillée de tous ses charmes, n'offrit plus aux regards de Murzilie que

la figure d'une femme majestueuse âgée de cinquante ans. « C'en est fait, dit la fée, vous voilà pour six mois privée de la jeunesse, et par conséquent de la beauté. Songez toujours, durant l'épreuve que vous allez faire, que Nelphis et tous les courtisans ont naturellement plus d'intérêt de s'attacher à la jeune reine de dix-huit ans, qu'à celle de cinquante, et que cette idée influera beaucoup sur les regrets qu'on montrera pendant les premiers jours. Mais, malgré cette considération, vous verrez avec quelle facilité on vous oubliera, et avec quelle souplesse on se tournera vers la reine régnante : vous pouvez dans ce premier moment faire d'utiles réflexions sur les agrémens frivoles auxquels vous attachez tant de prix : je ne veux point troubler cette méditation; levez les yeux, et regardez-vous dans cette glace; vous n'êtes point encore habillée suivant l'âge que vous paroissez avoir; mais vous trouverez dans une corbeille que je vous

laisse, des vêtemens magnifiques et convenables à votre nouvelle situation. Adieu, ma chère Zumelinde; je reviendrai dans trois heures». A ces mots, la fée disparut, et la reine fut effrayée de se trouver seule devant ce terrible miroir, que pour la première fois de sa vie elle craignoit de consulter.... Elle avoit toujours les yeux baissés, et elle apperçut, en tressaillant, deux mains sèches, d'un blanc jaunâtre. « Grand Dieu! dit-elle, ce sont là mes mains! ces mains auxquelles on a prodigué tant d'éloges!.... Oh! quel visage ces mains décrépites annoncent!.... ». En disant ces paroles, la reine rassemblant toutes ses forces, jette enfin les yeux sur la glace, et reste pétrifiée en appercevant son image. Non-seulement elle ne retrouvoit plus sur ce visage flétri la moindre trace de fraîcheur, mais le temps et la maigreur en avoient changé tous les traits. Au lieu de ces yeux d'une si jolie coupe, elle ne voyoit plus que des

yeux cavés, cerclés de noir, et devenus presque ronds; ce nez si délicat avoit perdu sa forme; celles du menton et du visage étoient alongées; enfin la bouche agrandie, les dents ternies et en désordre, les joues enfoncées, les cheveux blanchis, le cou ridé, la gorge effacée et brunie, le dos un peu voûté, achevoient de rendre cette triste figure absolument méconnoissable; et ce qui contribuoit à l'enlaidir encore, étoit le costume devenu si ridicule, fait pour parer une taille et une tête de dix-huit ans. Zumelinde, arrachant la guirlande de fleurs entrelacée dans ses cheveux gris: « Juste ciel! dit-elle, voilà donc ce que je serai un jour, et cet affreux changement se fera par gradation; il commencera à s'opérer insensiblement dans dix ans, et plus tôt peut-être, si ma santé s'altère!... Ah! combien il est nécessaire de se préparer d'honorables ressources pour cet âge où tous les agrémens sont évanouis!... La fée ne pouvoit rien imagi-

ner de mieux pour me guérir d'une vanité puérile, et pour m'apprendre à connoître le prix des dons acquis ou naturels que le temps ne sauroit nous ravir : du moins mon esprit me reste ; grace aux soins de la fée, il est cultivé. Cet avantage n'est-il pas mille fois plus précieux que celui d'une jolie figure?... Oui, je sens que je commence à mépriser la beauté... Durant les six mois que je suis forcée de passer sous cette forme, que de lectures solides je vais faire ! On peut encore plaire et charmer par l'esprit ; jusqu'ici j'ai trop négligé le mien... Oh ! comme je vais perfectionner mon instruction ! Et puis alors je reprendrai ma figure, et avec un esprit tout-à-fait mûri par l'étude ; car il est si facile de méditer avec un semblable visage !... ».

Après avoir fait toutes ces réflexions morales, la reine s'habilla ; elle se coiffa négligemment, et mit un voile qui cachoit tous ses cheveux et une partie de son visage ; ensuite elle chercha un livre.

Un roman lui tomba sous la main ; elle le rejeta avec dédain, et, fière de se trouver si subitement tant de raison, elle se mit à lire un gros volume divisé savamment par chapitres et par *sections*. A midi, la fée vint la chercher. Zumelinde, qui jusqu'alors avoit éprouvé tant de plaisir à se montrer, n'avoit aucun empressement de se produire en public sous une forme si peu agréable ; mais il fallut suivre la fée. Zumelinde remarqua avec satisfaction que tous les courtisans, et même les plus brillans et les plus légers, avoient un air grave et composé, qu'elle prit pour de la consternation. Elle monta sur son trône, et elle fit un très-long discours ; car elle y mit une prétention qu'elle n'avoit jamais eue, et (si l'on ose le dire) une pédanterie qui surprit beaucoup la fée. Mais en sortant de la salle d'audience, Zumelinde entendit tous les courtisans se récrier sur son éloquence : « Assurément, se dit-elle, ces louanges-là ne

sont pas suspects ; ce n'est pas l'amour qui les donne , ou la séduction qui les arrache ; c'est la vérité qui s'exprime , en dépit du chagrin et de la prévention la plus défavorable ; enfin , voilà un succès flatteur et glorieux ».

Le lendemain matin une de ses femmes, âgée de cinquante-deux ans , présida à sa toilette , qui fut plus longue et plus soignée que celle de la veille. La reine remarqua que cette femme avoit les cheveux d'un très-beau noir , et en s'en étonnant , la femme-de-chambre lui avoua qu'elle se les teignoit avec une eau dont elle possédoit le secret. La reine fut enchantée de cette découverte , et voulut en profiter sur-le-champ : on lui peignit les cheveux ; elle mit un peu de rouge , et quand sa toilette fut achevée , elle trouva avec autant de surprise que de plaisir , que cette figure-là pouvoit fort bien plaire encore ; elle pensa même que sa maigreur embellissoit sa taille en la rendant plus mince ; elle demanda

à ses femmes si elles lui trouvoient quelque ressemblance avec la jeune reine , sa nièce , et elles répondirent que sa majesté avoit beaucoup plus de noblesse dans la figure , et une taille infiniment plus dégagée ; et la reine intérieurement fut de leur avis. Le soir , à son cercle , elle montra la plus grande affabilité ; on la regarda beaucoup. Toutes les femmes sont disposées à confondre la curiosité avec l'admiration , et cette méprise étoit plus naturelle encore dans une personne qui , deux jours auparavant , étoit la plus charmante princesse de l'univers. Zumelinde , enchantée de ces succès inattendus , s'accoutuma chaque jour davantage à sa figure , à laquelle , malgré la sagesse de ses premières réflexions , elle s'attachoit infiniment , et parce qu'elle la portoit (et le moment présent est tout pour les coquettes) , et parce qu'elle devoit l'avoir véritablement un jour. « Il est certain , se disoit-elle , que j'ai si peu l'air

d'avoir cinquante ans, que je ne m'en donnerai que quarante-trois; et même, avec un peu plus d'art, si l'on ne savoit pas que la reine Mélide doit avoir au moins quarante et quelques années, je pourrois ne m'en donner que trente-cinq ». En effet, la reine, en assurant qu'elle ne concevoit pas qu'on eût la manie de cacher son âge, confia à tout ce qui l'entouroit qu'elle avoit quarante-trois ans. Tout le monde montra le même étonnement; chacun protesta, avec une égale candeur, qu'aux lumières, quand la reine avoit passé une bonne nuit, qu'elle étoit parée, et qu'elle avoit de la gaieté, il étoit impossible de lui donner plus de vingt-cinq ou vingt-huit ans, et qu'elle effaçoit toutes les jeunes personnes. D'après cette opinion si générale, la reine rajeunit prodigieusement sa parure, et elle finit par orner sa tête d'une guirlande de fleurs, pareille à celle qui lui avoit paru rendre sa figure

si ridicule dans les premiers instans de sa métamorphose.

Le prince Zoram, en voyant disparaître Zumelinde, se promit de ne rester à la cour qu'une huitaine de jours tout au plus. La reine étoit infiniment plus sensible aux hommages, et plus obligeante depuis sa métamorphose; elle pensoit qu'elle avoit plus de frais à faire: c'étoit au vrai tout l'effet que sa nouvelle situation avoit produit sur son caractère. Elle voulut engager Zoram à ne point quitter la cour; elle tâcha de l'y déterminer par toutes les graces qu'elle put mettre en usage. Zoram lui dit, sans détour, que l'absence de Zumelinde lui rendoit la cour insupportable, et il partit. La reine, loin de lui savoir gré de cette conduite, en fut très-choquée. « Je vois, se dit-elle, qu'il n'aimoit en moi que la jeunesse et la fraîcheur passagère de cet âge; il est insensible aux charmes de l'esprit; jamais le sien ne me convien-

dra ; il est trop frivole pour moi ». Cette idée frappa vivement la reine ; car, depuis qu'elle avoit un visage de cinquante ans , elle ne trouvoit d'hommes *solides* et d'un mérite *supérieur*, que ceux qui paroissent compter pour rien dans les femmes ce méprisnable avantage de la jeunesse.

La reine fut très-satisfaite de ses favorites , et elle dut l'être. On ne vouloit pas hasarder un crédit assuré pour une faveur incertaine ; Zumelinde devoit remonter sur le trône, et elle étoit dans toute la fleur de la première jeunesse. Ainsi les favorites , par intérêt et par vanité , affichèrent de grands regrets et un extrême attachement. Elles ne parloient que de Zumelinde et de leur reconnoissance ; elles étoient sûres de recevoir dans peu de mois le prix de toutes ces démonstrations. Néanmoins elles ne négligèrent pas les occasions de flatter la vieille Mélide , dont elles connurent facilement les foi-

blesses et la vanité ; et par cette conduite ellès charmèrent la reine sous tous les rapports.

Le génie avoit ordonné à Nelphis de rester à la cour jusqu'au retour de Zumelinde , et le jeune prince se promit de se conduire , durant ce temps , de manière à ne pas s'ennuyer. Il noua secrètement une intrigue avec une jeune et jolie femme de la cour ; mais s'apercevant que la reine l'observoit avec soin , connoissant d'ailleurs par sa conversation qu'elle avoit de grandes prétentions à l'esprit, et voyant à sa parure qu'elle conservoit encore celle de plaire , il résolut d'échapper à sa pénétration en la séduisant par la flatterie , bien certain qu'en feignant de devenir amoureux d'elle , Zumelinde , à son retour , ne prendroit point d'ombrage de ce qu'elle entendroit dire, et qu'elle ne le soupçonneroit pas d'une infidélité si ridicule. Il eut donc l'air de s'attacher à la reine , et sur-tout

d'être enivré du charme de sa conversation ; la reine le fut véritablement , en croyant produire une telle séduction ; elle pensoit que ce n'étoit point de l'inconstance , que le prince ne pouvoit être enchaîné que par son ame et par son esprit ; et que , retrouvant dans la prétendue Mélide ce charme irrésistible , il étoit forcé d'y céder. Cependant elle lui parla de Zumelinde. « Ah ! s'écria le prince , peut-on comparer son esprit au vôtre ! Elle a du naturel , de l'agrément ; mais vous avez du génie et une éloquence !... ». La reine ne vit aucune exagération dans cette comparaison ; car , parlant beaucoup plus , dissertant continuellement , et ne s'exprimant qu'avec une extrême recherche , elle imaginoit avoir gagné en profondeur tout ce qu'elle avoit perdu en simplicité ; elle jugeoit des progrès de son esprit par ses nouvelles prétentions ; et c'est , depuis son règne , ce qu'on a vu plus d'une fois. Zume-

linde voulut compléter son triomphe par l'attrait séduisant des talens. La fée avoit eu la précaution de changer le son de sa voix , mais seulement lorsqu'elle parloit , certaine qu'on ne reconnoîtroit pas , en chantant , celle qu'elle devoit avoir à cinquante ans. La reine se remit à jouer du clavecin et à chanter ; elle se trouva les doigts roides et lourds , mais elle renonça à l'exécution ; elle mit beaucoup d'affectation dans son jeu , et l'on s'extasia sur son expression. Elle fut d'abord effrayée de l'aigreur et de la fausseté de sa voix ; elle prit le sage parti de ne plus filer de sons , de ne chanter que de la tête de petits airs chargés de broderies , et Nelphis loua avec emphase sa méthode parfaite et la grace de son chant. « Enfin , s'écrioit la reine , quand elle étoit seule dans sa chambre , je puis donc envisager l'avenir avec moins de crainte : voilà donc ce que je serai dans trente-deux ans ! Tout ce que le

temps m'aura ravi sera remplacé par d'autres avantages, tout sera compensé, je n'aurai rien perdu; je tournerai toujours toutes les têtes, j'inspirerai toujours de grandes passions, je serai adorée!... Quelle heureuse découverte!...».

Tandis que toutes ces choses se passaient à la cour, la fée voyageoit, et elle ne revint que vingt-quatre heures avant l'expiration des six mois de règne de la fausse Mélide. Elle voulut d'abord interroger le génie sur la conduite de Zumelinde et de Nelphis. Le génie avoit beaucoup de science et d'esprit, et cependant il étoit hors d'état de bien répondre aux questions de la fée: une femme seule auroit pu instruire Murzilie à cet égard. « J'avoue, dit bonnement le génie, que vous l'emportez sur moi: mon jeune prince n'est qu'un fat et qu'un étourdi, et Zumelinde, pour le démasquer, s'est conduite avec une adresse admirable: elle a joué le rôle

d'une vieille coquette; Nelphis, comme un sot, donnant dans ce piège, lui a prodigué les flatteries les plus ridicules; il a poussé l'effronterie jusqu'à vouloir lui persuader qu'il est amoureux d'elle. Il ne faut pas beaucoup de pénétration pour juger qu'il s'est perdu sans retour dans son esprit». Ce récit ne satisfait pas pleinement Murzilie; une inquiétude vague lui fit pressentir la vérité: elle courut chez la reine, qui, sachant son retour, l'attendoit seule dans son cabinet. La fée, en appercevant Zumelinde, ne put s'empêcher de rire de sa parure. « Quoi! lui dit-elle, des rubans couleur de rose et des fleurs! Vous allez reprendre votre première forme. Vous êtes-vous donc déjà habillée pour demain? — Vous voyez, madame, dit Zumelinde, qu'avec un peu d'art j'ai pu braver la métamorphose. Ah! que ne vous dois-je pas pour m'avoir éclairée sur mon avenir, et pour m'avoir fait connoître à quel point, avec de l'es-

prit et des talens, on peut prolonger la jeunesse! Sous cette figure de cinquante ans, j'ai su plaire autant qu'avec la mienne. . . . Quoi! Zumelinde, vous croyez avoir inspiré de l'amour avec cette figure! — J'ai bouleversé l'ame et toutes les résolutions de Nelphis; il aime Mélide avec passion... — Pouvez-vous croire une semblable folie; et quand cela seroit, que penseriez-vous de la légèreté extravagante de ce prince? — C'est la sympathie qui l'égare; il n'en chérira que plus Zumelinde, quand il saura qu'elle a pu le charmer sous une telle forme. — Avez-vous la même illusion sur les courtisans, sur vos amis? — Que parlez-vous d'illusion, après une épreuve qui a dû me les ôter toutes?... Oui, madame, on ne m'a jamais flattée; tous mes admirateurs étoient sincères, tous mes amis sont fidèles. — Je vois, dit la fée en soupirant, que la vanité est incorrigible sur le trône; l'épreuve du malheur est la

seule qui puisse vous ouvrir les yeux. Je vous propose encore une feinte, et ce sera la dernière. Voulez-vous paroître déchuë du trône et privée de ma protection? cette épreuve ne durera que deux heures. — J'y consens avec transport, s'écria la reine; c'est me préparer un triomphe éclatant ». Le lendemain toute la cour, par ordre de la fée, fut assemblée dans une salle immense; un fantôme, produit par la fée, y parut sous les traits de Mélide, et sur un trône; et un instant après, la fée survint. Elle étoit suivie de Zumelinde, qui avoit repris sa véritable forme; et s'adressant aux grands du royaume: « Je viens vous déclarer, dit la fée, qu'après avoir mûrement examiné dans le conseil suprême des génies, les droits des deux reines, j'ai reconnu que le trône appartient sans partage à la reine Mélide; cette princesse a une fille de dix-sept ans qui doit lui succéder. Quant à Zumelinde, j'ai à me plaindre d'elle;

je la relègue pour toujours à six cents lieues de cette contrée, dans une solitude, et je veux qu'elle vive dans une éternelle obscurité. Cependant je laisse à tous ceux de ses anciens sujets qui pourront le désirer, la liberté de la suivre ». A ces mots, un silence morne n'annonça que trop à la triste Zumelinde que ce discours venoit de glacer pour elle tous les cœurs. Nelphis, sans lui dire une parole, sortit précipitamment de la salle; tous les courtisans, toutes les dames de la cour restèrent immobiles, les yeux baissés et avec un air consterné. « Allons, dit Zumelinde, il faut subir son sort... ». Elle fit quelques pas pour sortir : dans cet instant, une jeune personne, l'une de ses amies, mais non la plus intime, s'élança vers elle en s'écriant : « Je vous suivrai, fût-ce au bout du monde » ! Zumelinde la reçut dans ses bras ; elle la serroit contre son sein en versant un déluge de larmes ; elle apprenoit à connoître le

prix d'une amie !... « Allez, Zumelinde, dit la fée d'un ton sévère, allez ; vous trouverez dans la dernière cour du palais mon char qui vous transportera en très-peu de minutes aux lieux sauvages où vous devez finir vos jours ».

Zumelinde obéissoit lentement, espérant, mais en vain, que d'autres personnes la suivroient, lorsque tout-à-coup on vit entrer précipitamment dans la salle le prince Zoram. « Que viens-je d'apprendre ? s'écria-t-il ; vous êtes détronée ; on vous exile dans un désert ! Ah ! vous y régnerez encore, j'y veux vivre et mourir avec vous !... — Généreux Zoram, dit Zumelinde, j'accepte cet empire, et je sens qu'il fera mon bonheur ». A ces mots, la princesse donnant le bras à son amie, et s'appuyant sur celui de Zoram, sortit de la salle. En traversant les cours, elle vit un peuple immense forcer les portes du palais et se précipiter vers elle ; une foule d'infortunés, de vieillards et d'or-

phelins lui tendoient les bras en pleurant, et tous s'écrioient : *Nous ne voulons point d'autre reine que Zumelinde !* « Ah ! dit la reine attendrie, voilà ceux dont il faut s'occuper !..... Heureuse que mon cœur me l'ait appris avant ce jour !.. ». Au milieu de ce tumulte on vit paroître Murzilie sur un balcon ; elle demanda la parole, l'obtint, et s'adressant à la reine : « Zumelinde, dit-elle, quand on est aimée ainsi, on ne peut quitter le trône ; l'amour et la reconnaissance du peuple sont les plus beaux droits pour y monter, et peuvent seuls donner la parfaite assurance de s'y maintenir. Venez, vous n'aurez plus de rivale, Mélide a disparu pour jamais ». Ce discours fut applaudi avec tous les transports de la joie et de l'enthousiasme ; on reporta en triomphe Zumelinde sur le trône. Elle épousa Zoram ; elle combla d'honneurs et de bienfaits sa fidelle amie ; elle diminua encore les impôts ; elle fit d'utiles fondations ; elle

ne se laissa plus séduire par la flatterie ; enfin, elle apprit par cette dernière épreuve que l'amour du peuple est tout pour les souverains ; qu'on est sûr de l'obtenir en le méritant ; qu'il faut se défier des louanges données autour du trône ; et que néanmoins, sous l'éclat de la pourpre, on peut encore être aimée pour soi-même, et trouver à la cour une véritable amie.

no se hian, plus aduins par la flate-
rie; enfin, elle agit par cette dernière
épreuve que l'amour du peuple est tout
pour les souverains; qu'on est sûr de
l'obtenir en la méritant; qu'il faut se
détier des langages honnêtes autour du
trône; et que néanmoins, sans l'oublier
de la pompe, on peut encore être si-
mère pour soi-même, et s'élever à la
cour une véritable aigle.

LE TULIPIER,
Avertissement

Dans le premier volume de ce recueil, on a vu un homme qui s'occupe à l'éducation de son peuple, et qui, par ses leçons, leur apprend à se gouverner eux-mêmes.

LE TULIPIER,
CONTE ORIENTAL.

Le conte de l'Empereur, et ce qui est de son genre, est le plus agréable que l'on ait jamais vu. On ne peut en dire qu'un seul mot, que deux choses agréables, dans ce conte, que deux choses agréables, mais de courtes fois de montiventions. Une seule description du Tulipier, description très-exacte et que j'ai estimée d'un autre genre, fut par le possesseur de ce bel arbre; l'autre est un trait historique et touchant, que j'ai trouvé dans les Voyages de Tavernier, et l'indien dans une note.

AVERTISSEMENT.

UNE personne qui cultivé, avec un égal succès, les sciences et son jardin, m'a demandé de faire un Conte sur son arbre favori, un Tulipier, le plus beau de la France et peut-être de l'Europe; et c'est ce qui a donné lieu à la bagatelle qu'on va lire. On ne trouvera dans ce Conte, que deux choses agréables, aussi ne sont-elles point de mon invention; l'une est la description du Tulipier, description très-exacte et que j'ai extraite d'un Mémoire imprimé, fait par le possesseur de ce bel arbre; l'autre est un trait historique et touchant, que j'ai trouvé dans les Voyages de Tavernier; je l'indiquerai dans une note.

LE TULIPIER.

DANS le plus beau royaume de l'Asie, florissoit une nation aimable et brillante, aussi célèbre par ses exploits guerriers, que par son goût pour les sciences et pour les arts. A peu de distance des murs qui renfermoient le palais et les vastes jardins du roi, on voyoit un bois de palmiers au bout duquel se trouvoient deux petites maisons remarquables par leur élégante simplicité. L'une appartenoit à un vieillard nommé Uglan, qui vivoit là solitairement depuis plusieurs années: son petit jardin étoit fameux par un arbre superbe, inconnu alors en Asie: c'étoit un tulipier (1) de soixante et dix pieds de haut, et qui, dans le temps de la floraison,

(1) Arbre originaire d'Amérique.

se couvroit de plus de deux mille tulipes d'une beauté merveilleuse. Uglan avoit fait pratiquer autour de cet arbre éblouissant, un escalier circulaire qui s'élevoit jusqu'à la hauteur de trente pieds; là, se trouvoit un repos, une espèce de nid posé solidement sur deux grosses branches, qui lui servoient de charpente. Ce nid étoit assez grand pour contenir en même temps trois ou quatre personnes; et rien n'étoit plus singulier que de se voir, dans le mois de juillet, placé au milieu d'un arbre dont chaque rameau, chaque extrémité de branche présentoient une superbe tulipe, on en étoit entouré, couronné, on en voyoit de tous les côtés et sous tous les aspects: au sein de ce réduit mystérieux, parfumé des plus douces odeurs, un poète auroit pu se croire dans le bosquet chéri de Flore.

Uglan fuyoit la société, il n'admettoit personne dans sa solitude; il n'avoit pu se dispenser de recevoir une fois la fa-

mille royale attirée dans son jardin par la curiosité qu'inspiroit le tulipier; mais il trouva un prétexte pour empêcher de pénétrer dans l'arbre: on n'y monta point; et depuis ce jour, le vieillard fit fermer sa porte à tous les curieux. On parla pendant quelque temps de sa misanthropie; et comme elle se soutint avec inflexibilité, on finit par oublier Uglan aussi parfaitement que s'il eût vécu à cent lieues de la cour.

L'autre maison, qui avoit appartenu long-temps à un jardinier, venoit d'être achetée par Zéïneb, jeune courtisan, qui se plut à l'embellir, mais en lui laissant toute sa simplicité champêtre. Zéïneb démentoit par sa conduite et par son aimable caractère, tous les lieux communs débités contre les courtisans par des philosophes caustiques et chagrins qui n'approchèrent jamais des cours, et qui n'eurent ni l'occasion, ni la possibilité d'étudier et

de connoître les princes et les gens en place.

Zéineb avoit conservé, à la cour, des goûts simples, de la gaité, de la franchise, une extrême modération, une ame sensible et généreuse; il ne s'occupoit point de sa fortune : quoiqu'elle fût bornée, il la trouvoit faite, parce qu'elle suffisoit à ses desirs; il venoit se délasser dans sa petite maison, du spectacle pompeux des grandeurs et de la gêne de l'étiquette, mais sans déclamer contre la magnificence de la cour; car il ne s'indignoit point du tout de ne pas trouver dans les palais des rois et des grands seigneurs la frugalité, le doux repos et la simplicité pastorale.

Devenu voisin d'Uglan, le jeune Zéineb apprit avec étonnement toutes les singularités de ce vieillard. Uglan passoit sa vie, perché dans son tulipier, renfermé dans ce nid de fleurs; il n'y lisoit jamais, et y restoit la plus grande partie de la journée, dans une oisiveté

totale. D'ailleurs ce vieillard sauvage, inaccessible, étoit doux et charitable; sa porte constamment fermée aux curieux, étoit toujours ouverte aux pauvres; il faisoit le bien sans éclat, et avec cette suite, ce détail et cette intelligence qui prouvent qu'on y réfléchit mûrement, et qu'on n'a point d'affaire plus intéressante. Zéineb éprouva le plus grand desir de connoître Uglan et son tulipier, qu'il n'avoit jamais vu; mais toutes ses tentatives à cet égard furent infructueuses. Le mur qui séparoit les jardins des deux voisins étoit mitoyen; et un jour que Zéineb tailloit lui-même ses espaliers, il grimpa jusqu'au sommet du mur mitoyen, et il découvrit le superbe tulipier: « Ah! la belle chose, la belle chose »! s'écria-t-il. Uglan, par hasard, n'étoit pas dans son nid; il se promenoit dans ce moment; il entendit cette exclamation, il vit Zéineb en veste, la tête nue et tenant une serpe; il le prit pour un gar-

çon jardinier : sa physionomie agréable qui exprimoit la douceur et la gaité, lui plut ; il pensa qu'un homme de cette classe ne l'importuneroit pas, ou que du moins il pourroit facilement se débarrasser de lui ; et le regardant en souriant : « Eh bien ! mon ami, lui dit-il, si tu veux admirer de près cet arbre, fais le tour par le petit pré, j'irai t'ouvrir ma porte ». A ces mots, Zéineb enchanté, au lieu de prendre le chemin qu'on lui indiquoit, enjamba le mur, se laissa glisser de l'autre côté, et en un clin-d'œil se trouva dans le jardin d'Uglan. Aussi-tôt il courut se jeter au cou du vieillard, qui vit bien alors qu'il s'étoit trompé, et que ce jeune homme étoit Zéineb, son voisin ; mais sa grace et sa gaité lui gagnèrent le cœur, et il lui fit l'accueil le plus aimable. Arrivé près de l'arbre, Zéineb voulut monter le petit escalier circulaire, le vieillard s'y opposa avec force : mais Zéineb, avec sa vivacité accoutumée, ne l'écouta

pas ; il franchit en deux sauts l'escalier ; il entra dans le nid mystérieux ; le vieillard y arriva un instant après ; ils s'assirent tous deux sur une branche. Uglan regardoit fixement Zéineb : « Ah ! qu'on est bien là ! s'écria ce dernier. — Quoi, dit Uglan, réellement ? vous n'éprouvez point d'ennui, vous ne sentez point de mal-aise ? — L'ennui ne vient pas si promptement, répondit Zéineb en riant ; mais au contraire, je suis enchanté ; je voudrois passer ici ma vie ; mille idées charmantes et des souvenirs délicieux viennent en foule s'offrir à mon imagination. O bon vieillard ! ne me parlez plus, laissez-moi rêver !... ». A ces mots, le visage vénérable d'Uglan se couvrit de larmes : « Excellent jeune homme, s'écria-t-il en l'embrassant, désormais je n'aurai plus rien de caché pour vous ; venez dans ma maison, je vais vous apprendre des choses merveilleuses... ». Ces paroles causèrent à

Zéineb une telle curiosité, que malgré le charme secret qui l'attachoit à l'arbre, il se hâta d'en descendre et de suivre le vieillard. Ils entrèrent dans la maison; Uglan fit asseoir Zéineb sur des coussins, et se plaçant à côté de lui: « Mon fils, lui dit-il, je vous connois maintenant comme si j'avois le bonheur d'être votre père; je sais que vous n'avez jamais trompé personne; donnez-moi votre parole de ne point révéler les choses que je vais vous dire, et vous saurez tous mes secrets. — Je vous la donne, dit Zéineb. — Eh bien! reprit Uglan, écoutez donc ma singulière histoire.

« Je suis né dans la Suziane, province de Perse; Méhémet, roi de cette petite contrée, me choisit pour son visir: j'avois alors environ quarante ans. Je ne songeai point à me faire des partisans, et sans le vouloir et sans le savoir je me fis beaucoup d'ennemis; je crus qu'il me suffisoit, pour conserver

ma place, d'avoir de la droiture, de l'équité, de travailler sans relâche, de diminuer les impôts, et de faire fleurir l'agriculture. Je fis plusieurs petits voyages incognito et sans aucune suite dans différentes parties du royaume: je voulois tout voir et tout connoître par moi-même, chose très-possible dans un aussi petit état. Dans l'une de ces courses, je rencontrai un soir dans un bois une vieille femme couverte de haillons, assise sur une souche d'arbre, et pleurant avec amertume; je m'arrêtai pour l'interroger; elle me fit une peinture touchante de sa misère; je la pris en croupe sur mon cheval; je la conduisis dans un village: là, je me nommai, et j'établis cette infortunée dans une chaumière qui se trouvoit vacante par la mort du possesseur; je lui laissai de l'argent, et je promis de revenir la voir. Deux ou trois mois après j'y retournai en effet, et je trouvai Nixa (c'étoit le nom de la vieille) en parfaite

santé, et remplie de reconnaissance. Elle s'exprimoit en si bons termes, elle avoit des manières si nobles, que j'imaginai facilement qu'elle n'étoit point une personne ordinaire; mais je la questionnai vainement sur sa naissance et sur ses aventures; elle me répondit toujours si vaguement et avec tant d'embarras, que je crus devoir respecter son secret. La mystérieuse Nixa avoit un esprit infini; aucune femme ne causoit avec autant de charme; je pris pour elle une tendre amitié; je lui offris un asyle dans mon palais; elle me refusa, elle voulut rester dans sa chaumière, que j'ornai avec soin de tout ce qui parut lui plaire; et comme elle m'avoua qu'elle étoit excessivement paresseuse, et qu'elle ne savoit absolument rien faire, je lui donnai deux esclaves intelligentes et un bon jardinier; alors elle m'assura qu'elle étoit parfaitement heureuse.

» Cependant mes ennemis, profitant de ma sécurité, parvinrent à me perdre

entièrement dans l'esprit de Méhémet. Ce prince, en m'ôtant ma place, me fit dire néanmoins qu'il m'accorderoit, comme une récompense de mes services, la grace que je demanderois: je lui écrivis que, sortant du ministère aussi pauvre que j'y étois entré, je ne desirois qu'un coin de terre en friche, pour le cultiver et m'y retirer. Le roi me fit offrir une belle terre en valeur; je la refusai, en disant que je voulois avoir le plaisir de créer, et je renouvelai ma première demande. Le roi donna des ordres en conséquence; et, après des recherches exactes, on vint lui dire qu'il n'existoit pas dans son royaume un seul arpent de terre inculte. « Qu'on rappelle Uglan, s'écria le roi: quoi! c'est ainsi qu'il a fait fleurir l'agriculture dans mes états! qu'on le rappelle, qu'il rentre dans le ministère, et pour ne le jamais quitter ». En effet, Méhémet me rendit ma place, que je conser-

vai jusqu'à sa mort (1). Son successeur me haïssoit personnellement ; il ne se contenta pas de m'ôter tous mes emplois, il me dépouilla inhumainement de tout ce que je possédois au monde. J'avois rendu tant de services importants, que je devois me flatter de jouir de toutes les consolations de l'amitié ; mais dans cette situation déplorable, avec de la fierté on n'implore point ses amis, on les attend : j'attendis en vain, je ne trouvai que des ingrats. Pénétré de douleur, je me rendis au village habité par ma vieille amie, j'allai me réfugier chez Nixa, qui me reçut à bras ouverts : « Venez, seigneur, me dit-elle, venez sous ce toit de chaume, vous y trouverez de la reconnaissance ». J'embrassai Nixa avec une tendresse inexprimable. Oh ! dans la détresse, comme on sait apprécier un cœur généreux et fidèle ! combien alors l'obscur

(1) Voyage de Tavernier.

et pauvre Nixa m'étoit chère !... « Ma bonne Nixa, lui dis-je, vous avez été charmante dans votre jeunesse, je le vois, j'en suis certain ; mais gardez-vous de croire que vous ayiez inspiré jadis un sentiment comparable à celui que j'éprouve pour vous : non, Nixa, l'amour le plus violent ne peut valoir une telle amitié ; ah ! pour connoître toute la sensibilité d'une ame reconnoissante, il faut être aimé par un infortuné dont on est l'unique consolation ! — Oui, seigneur, reprit Nixa, et c'est ce que je pensois autrefois lorsque, sans asyle et sans ressource, je fus recueillie et protégée par vous... ». A ces mots je saisis la main de Nixa, et je la pressai avec transport contre mon cœur ; j'étois profondément touché : il est si doux de s'entendre rappeler un bienfait par l'objet qui nous console ! « Oui, lui dis-je, ma chère Nixa, je donnerois ma vie, désormais inutile, pour vous rendre la jeunesse ; et néanmoins, quand je songe à

quel point je vous aime, je trouve du charme à penser que nous ne sommes plus depuis long - temps l'un et l'autre dans l'âge brillant des passions ; je m'enorgueillis de la puissance et de la pureté de mes sentimens pour vous , et je jouis de notre amitié comme on jouit de la vertu ».

» Je n'affectai point aux yeux de Nixa un courage que je n'avois pas ; je lui laissai voir combien le cruel abandon de mes proches et de mes faux amis m'affectoit vivement. « Vous connoissez maintenant cette troupe infidelle , me répondit Nixa , vous devez la mépriser : doit-il vous en coûter de l'oublier ? — Mais , Nixa , repris-je , parmi ces ingrats il en est qui me furent si chers !... il en est plusieurs que j'aime depuis leur enfance ! je les regardois comme mes enfans !... Je ne me repens point du bien que je leur ai fait ; mais ces tendres sollicitudes , ces alarmes , ces inquiétudes , tant de soins , tant de veilles qui

ont usé ma vie, puis-je ne pas les regretter ! Que de souffrances vaines et perdues ! elles n'inspirèrent jamais de reconnoissance ! Ah ! Nixa , les blessures d'un cœur paternel ne se ferment point ; l'indignation qui guérit toutes les autres , les envenime encore , parce qu'elle n'est dans ce cas qu'un étonnement douloureux que chaque réflexion et tous les souvenirs rendent plus vif et plus affligeant... ».

» Nixa me plaignit , et la compassion de l'amitié véritable élève et fortifie l'ame la plus abattue. Sur le soir , les deux esclaves de Nixa dressèrent une petite table , sur laquelle on posa notre souper frugal. Je me mis à table vis-à-vis de Nixa , qui renvoya ses esclaves. Je regardois tristement les mets champêtres que l'on m'offroit ; je ne mangeois point , et Nixa me le reprocha. « Nixa , lui dis-je , la solitude et la vie pastorale me paroîtront délicieuses avec vous , mais je dois vous avouer que j'ai

le malheur de n'aimer ni le lait, ni les noix, et que le pain bis me fait mal à l'estomac. — Eh bien ! dit Nixa en souriant, je vais vous donner un autre souper : tout est possible à l'amitié ». A ces mots, elle touche la table, et figurez-vous ma surprise, en voyant les vases de terre se métamorphoser en vaisselle d'or, et la table se couvrir des mets les plus recherchés ! Immobile d'étonnement, je levai les yeux, et au lieu de la vieille Nixa, je vis une femme majestueuse, d'une beauté éclatante et vêtue magnifiquement ; je reconnus une fée bienfaisante, je me prosternai. La belle et savante Nixa me fit relever, me rassura avec la bonté la plus touchante, et m'obligea de me remettre à table ; elle me dit qu'elle ne répondroit à mes questions que lorsque nous aurions soupé, ce qui, comme vous pouvez le croire, ne fut pas long. Alors Nixa prenant la parole, satisfit ma curiosité par le récit suivant :

« Vous n'ignorez pas, mon cher Uglan, dit-elle, que les fées n'ont point de reines, mais que soumises comme de simples mortelles à la puissance des hommes, elles ont un souverain qui les régit avec une autorité suprême. Ma conduite a toujours été pure ; je n'ai jamais employé mon art qu'à faire du bien ; mais j'aimois la gloire, je voulus me distinguer ; je fis des choses éclatantes, je fixai sur moi l'attention ; c'étoit exciter l'envie. Je m'attirai la haine des autres fées ; on cabala contre moi ; je méprisai l'injustice, et j'en fus la victime ; on me calomnia auprès du roi des génies, et dans un moment d'erreur et d'indignation, il prononça contre moi cet arrêt fatal : « *Je veux, dit-il, que l'orgueilleuse Nixa, sous les traits d'une vieille, soit dépouillée durant six ans de ses richesses, de sa baguette et de tout son pouvoir* ».

» A peine cette sentence irrévocable eut-elle été prononcée, que je me trou-

vai transportée dans la place publique d'une ville inconnue. Le charme funeste qui venoit d'anéantir ma beauté, ma fortune et mes talens, n'agissoit ni sur mon esprit, ni sur mon ame. Je m'armai de courage; mais que pouvoit faire une pauvre vieille sans protecteur, dans une terre étrangère? D'ailleurs, je n'avois pas la moindre industrie; notre baguette nous tient lieu de tout, et la facilité de faire avec son seul secours des ouvrages charmans et des choses surprenantes, nous porte à négliger entièrement d'exercer nos facultés naturelles; et je connus alors combien on a tort de dire *adroite comme une fée*; car, privée de ma baguette, rien n'égaloit ma mal-adresse. Il me fut impossible de me placer, même dans les derniers emplois d'esclaves; personne ne vouloit se charger d'une pauvre vieille femme, forcée d'avouer qu'elle n'étoit point robuste, qu'elle craignoit le travail, et qu'elle ne savoit ni coudre, ni filer. Je fus réduite

à mendier; et après avoir éprouvé, pendant plus d'un an, tout ce que l'abandon et la misère ont de plus déplorable, je vous rencontrai, mon cher Uglan, et je retrouvai le bonheur. Il y a huit jours que ma pénitence est finie. Le roi des génies ayant reconnu mon innocence, m'a offert de punir mes ennemis; mais j'aurois bien peu profité du malheur si je desirois la vengeance! Eclairée par l'infortune, je ferai désormais l'éclat, je ne ferai plus de prodiges qu'incognito; je vivrai dans l'obscurité jusqu'à ce que par mon art j'aye trouvé le secret merveilleux de faire de grandes choses sans exciter l'envie.

» Après ce récit, la sage Nixa me demanda quels étoient les vœux que je formois; elle m'offrit de me faire roi; ce que je refusai sans hésiter. « Grande fée, lui dis-je, j'ai plus de soixante ans; j'ai servi ma patrie durant quarante années avec un zèle infatigable, et pour prix de mon dévouement, je n'ai trouvé

que de l'ingratitude : je crois qu'il m'est permis de desirer le repos et l'indépendance. Je hais le faste et la représentation ; daignez m'assurer un sort paisible ; je vivrai dans la solitude, loin de mon pays que je dois fuir pour éviter d'être persécuté ; mais que je puisse soulager la misère du petit nombre d'infortunés que je rencontrerai..... — Et les pauvres vieilles femmes, interrompit Nixa en souriant ; il est bien juste que je vous procure les moyens de les secourir. Tenez, Uglan, continua la fée en me présentant une petite bourse, cette bourse contient cinq pièces d'or qui se renouvelleront chaque jour, si, comme je le crois, vous venez de me parler avec sincérité ». A ces mots, la fée me prit par la main ; la chaumière, le village, tout disparut, et nous nous trouvâmes dans une espèce de désert, dans des landes remplies de bruyères. « Ah ! m'écriai-je, nous ne sommes plus dans la Suziane ! — Non, dit la fée ; ce terrain

inculte vous fait connoître que vous n'êtes plus dans le pays que vous avez rendu si florissant ; mais en marchant toujours devant vous, à deux lieues d'ici, vous trouverez une jolie ville dont les habitans sont hospitaliers. Adieu, mon cher Uglan, je veillerai toujours sur vous, et nous nous reverrons ». En prononçant ces paroles, la fée disparut. Je me trouvai seul, je soupirai ; malgré les dons et les promesses de la fée, je regrettai la chaumière et la bonne vieille Nixa : une protectrice ne vaut pas une amie.

» Je voyageai pendant deux ans ; ensuite je résolus de me fixer dans ce lieu : j'achetai ce jardin ; il n'étoit alors qu'une pépinière très-touffue, composée d'arbres étrangers de toute espèce. Un matin, je me levai avec le jour, dans le dessein de faire abattre une partie de ces arbres, pour former dans mon jardin des allées et des bosquets. Comme je m'enfonçois dans l'épaisseur de ce taillis, j'entendis un léger bruit derrière moi ; je

me retournai, et ma joie fut extrême en appercevant la bienfaisante Nixa. Elle me demanda si la bourse qu'elle m'avoit donnée contenoit toujours les cinq pièces d'or. « Oui, répondis-je, tous les soirs elle est vide, et tous les matins j'y retrouve ce que j'ai dépensé la veille. — Cela me prouve, dit Nixa, que vous êtes raisonnable et vertueux. La bourse est intarissable pour l'homme sage et charitable ; mais elle ne peut se renouveler pour le fastueux, le prodigue et l'avare. Désormais, mon cher Uglan, poursuivit la fée, la bourse chaque jour contiendra deux cents pièces d'or. — Non, non, m'écriai-je, tant de bonnes têtes ont été tournées par de grandes richesses, que je ne crois pas la mienne à l'abri de ce danger ; laissez-moi, je vous en conjure, dans mon heureuse médiocrité ; c'est la situation où l'on peut le plus facilement conserver la modération et la vertu : en est-il de plus desirable?... — Vous êtes donc parfaitement satis-

fait de votre sort ? demanda la fée. — Oui, répondis-je, et rien ne manqueroit à mon bonheur, si je pouvois oublier les ingrats que j'aime encore malgré moi. Mes nuits sont paisibles ; car le sommeil n'est troublé que par les passions ou par les remords. Durant le jour, quand je m'occupe des pauvres dont je prends soin, et quand je me livre à l'étude, je suis heureux ; mais dans mes momens de loisirs et de repos, de tristes souvenirs viennent m'affliger ; je regrette mon pays et les ingrats qui m'ont abandonné ; je regrette des illusions trop chères, et ce temps passé sans retour où je me croyois aimé. . . . — Eh bien ! dit Nixa, je vais vous délivrer de ce tourment ». A ces mots, étendant sa baguette d'or sur l'arbre le plus élevé de la pépinière, elle produisit mon bon tulipier, chargé de ses fleurs et avec son nid, tel qu'il est aujourd'hui. « Arbre superbe, dit-elle, sois le chef-d'œuvre de mon art ;

créé par la reconnoissance et par l'amitié, tu seras la récompense de la vertu... que l'homme juste puisse seul reposer avec délices sous ton ombrage ; qu'il trouve dans ton sein l'oubli de ses peines et le souvenir de tout ce qui peut lui plaire et le charmer ; qu'il ne s'y rappelle que les preuves d'amitié qu'il a reçues, les bienfaits dont il fut l'objet, les bonnes actions des autres, et le bien qu'il a fait lui-même. Mais repousse loin de toi le vice et la folie ; que les méchans, les ingrats, les ambitieux, les hypocrites, les prudes et les coquettes ne jouissent jamais de ton abri paisible et de tes doux parfums (1) ; que par l'effet inévitable d'un charme invincible, ils ne puissent respirer librement sur tes branches fleuries ; qu'ils ne s'y retracent que les humiliations qu'ils ont éprouvées, leurs revers les

(1) Le bois, l'écorce et les fleurs de cet arbre, ont des odeurs suaves et différentes.

plus désolans et les succès de leurs rivaux ; qu'ils y perdent l'espérance, et qu'ils y soient accablés d'inquiétudes, de regrets et de remords. Adieu, mon cher Uglan, poursuit la fée ; quand vous serez triste et mélancolique, montez dans votre tulipier ».

» Depuis ce jour mémorable je suis le plus heureux des hommes. J'abattis les arbres qui entouroient mon tulipier ; je le découvris à tous les yeux, et je soutins que cet arbre merveilleux avoit toujours été là, caché par l'épaisseur du taillis. Dans l'espace de huit ans j'ai fait sur plusieurs personnes l'épreuve du tulipier magique, et vous êtes le seul, mon cher Zéineb, que je n'y aye pas vu suffoquer au bout de deux minutes. Tous les autres ont senti d'abord une espèce d'engourdissement, un invincible ennui qui se manifestoient par des bâillemens redoublés ; ensuite leur oppression devenant insupportable, ils étouffoient, et il falloit se hâter

de les arracher de cet arbre si funeste pour eux, et dans lequel nous nous trouvons si bien ».

Lorsque le vieillard eut terminé son récit, Zéineb émerveillé, confondu de tout ce qu'il venoit d'entendre, fut quelque temps sans pouvoir reprendre l'usage de la parole. Enfin il recouvra la faculté de s'exprimer; il fit plusieurs questions sur l'arbre miraculeux; et contant à son tour son histoire, il dit au sage Uglan qu'il aimoit la belle Canzade, veuve d'un riche marchand d'Ipsar (ville capitale du royaume), et qu'il devoit l'épouser. « Vous méritez bien d'être aimé, reprit Uglan, mais je connois de réputation la belle Canzade; on dit qu'elle est vaine, ambitieuse, et peut-être ne vous épouse-t-elle que par le desir de paroître et de briller à la cour. Croyez-moi, mon fils, avant de rien conclure, amenez-la dans ce jardin, et faites-la monter dans le nid du tulipier. — Je hais les épreu-

ves, repartit Zéineb. — Et moi aussi, dit Uglan; je me garderois bien de vous proposer la même chose pour vos amis; si je vous donnois toute mon expérience dans ce genre, ce seroit vous ôter la jeunesse, ou du moins ce qu'elle a de plus doux: la sagesse est salutaire à toutes les époques de la vie, mais la parfaite connoissance des hommes ne vaut rien à votre âge. Enfin, si Canzade étoit votre femme, je ne permettrois jamais qu'elle mît le pied dans mon jardin; vous n'êtes encore que son amant, et le lien que vous voulez former est d'une telle importance, que vous devez, sans balancer, soumettre Canzade à une épreuve dont elle se tirera à votre satisfaction, si sa vie a été pure, et si elle n'est ni coquette ni ambitieuse. — Mais, reprit Zéineb, avec des mœurs irréprochables et un excellent caractère, ne peut-elle pas avoir eu quelques mouvemens de vanité? L'arbre est-il sans indulgence

pour des torts passagers et pour des inconséquences ? — Point du tout, répondit Uglan ; c'est une femme qui en a combiné le charme, auroit-elle négligé les nuances ? Si Canzade n'a rien d'essentiel à se reprocher, si elle n'est coupable que de quelques étourderies, de quelques fautes légères, elle n'éprouvera dans le tulipier qu'un mal-aise peu marqué qui se dissipera promptement, et que vous excuserez sans peine. — Allons, s'écria Zéïneb, je m'y décide ; demain je vous amènerai Canzade ». En effet, le jour suivant, la belle veuve vint avec Zéïneb se promener dans le jardin d'Uglan ; elle admira le tulipier ; et, sans y être invitée, elle s'empressa de monter dans l'intérieur de l'arbre : Zéïneb l'y suivit. « Ah ! ciel ! dit Canzade en s'asseyant dans le tulipier, quelle odeur forte et désagréable !... ». Cette exclamation fut suivie de deux ou trois bâillemens précipités : ce début étoit effrayant. Zéïneb

se troubla, et ce fut la première fois qu'un homme vertueux s'émut et souffrit dans le tulipier. « Je n'en puis plus, reprit Canzade, j'étouffe, hâtons-nous de sortir d'ici ». En disant ces mots, elle se lève précipitamment, et franchissant l'escalier, elle se retrouva dans le jardin. Zéïneb, désespéré, se persuada cependant que Canzade, par une délicatesse ordinaire dans les femmes, s'étoit exagéré sa souffrance, et que si elle eût persisté à rester dans l'arbre, ce mal-aise se seroit bientôt dissipé. Il fut la rejoindre ; Canzade s'attendrit en remarquant l'altération de sa physionomie, qu'elle attribua à l'inquiétude qu'il venoit d'éprouver sur sa santé. « Rassurez-vous, lui dit-elle en riant, cela est passé ; ce n'étoit rien autre chose que l'odeur des fleurs de cet arbre, qui m'est absolument contraire ; je suis à merveille à présent ; mais véritablement j'ai souffert une oppression, une angoisse inexprimables....

— Non, reprit Zéïneb, avec un peu plus de courage vous auriez pu vaincre ce léger mouvement. — Comment ! *léger mouvement* ! s'écria Canzade ; vous imaginez que c'étoit une affectation pour me rendre *intéressante* ? pouvez-vous me soupçonner d'un artifice de quelque genre qu'il puisse être ? ne connoissez-vous pas la simplicité de mon caractère ? Je vous l'ai dit souvent, il est bienheureux pour moi que je n'aye ni un défaut dominant, ni un tort réel à me reprocher, car je n'aurois pu vous les déguiser... — Eh bien ! interrompit Zéïneb, revenez avec moi dans le tulipier. — Comment ? — Oui, je vous en conjure, je l'exige. — Voilà une singulière fantaisie ! — Ah ! Canzade, si vous m'aimez, tâchez de vaincre votre répugnance ou surmontez-la, daignez me la sacrifier... — Quelle étrange fantaisie ! — C'est un caprice, j'en conviens ; mais si je vous suis cher, cédez-y ». En disant ces paroles, il saisit

Canzade par le bras, et l'entraînant vers l'arbre, il la décida à force d'instances à y remonter. Le vieillard voulant être témoin de cette dernière scène, y entra avec eux. A peine Canzade fut-elle dans le nid de fleurs, qu'elle se mit à bâiller avec une violence qui auroit dû ôter tout espoir à Zéïneb ; cependant il se flattoit encore : il étoit éperdument amoureux. « Je vous proteste, mon cher Zéïneb, dit Canzade, que je suis au supplice.... — Calmez-vous, répondit Zéïneb ; un peu de courage et de patience, et cela va passer. — Au contraire, reprit Canzade, cela redouble, et ce mal affreux m'inspire une tristesse.... des idées noires.... Ah !... je perds tout-à-fait la respiration... O Zéïneb ! arrachez-moi d'ici... je me meurs ». A ces mots, le visage de Canzade se couvrit d'une pâleur effrayante ; Zéïneb répétoit toujours, *attendez encore*. « Eh quoi donc ! s'écria le vieillard, voulez-vous la voir

expirer » ? En effet, Canzade perdoit connoissance. Uglan la prit dans ses bras et la porta dans le jardin ; il la posa sur un banc ; elle r'ouvrit aussi-tôt les yeux , et les tournant vers Zéïneb consterné : « Eh bien ! lui dit-elle , après ceci me soupçonnez-vous maintenant d'artifice ? Je vous assure qu'il me seroit impossible de vous donner une idée de ce que j'ai souffert..... les fleurs de cet arbre sont véritablement du poison pour moi.... Zéïneb , je me flatte qu'une autre fois vous me croirez..... Vous ne me dites rien ? il me semble que je mérite bien un remerciement , et que vous devez être content de moi ». A ces mots , Zéïneb tressaillit, ses yeux se remplirent de larmes ; et ne pouvant dissimuler son trouble , il s'éloigna brusquement sans répondre un seul mot.

Canzade fut excessivement choquée d'une conduite en apparence si bizarre ; elle demanda des explications , n'en ob-

tint point , et se brouilla sans retour avec Zéïneb. Ce dernier auroit eu beaucoup de peine à se consoler sans le secours du tulipier ; mais on perdoit dans cet arbre tous les souvenirs fâcheux , et Zéïneb y passa presque toutes ses journées pendant plusieurs mois. Uglan chérissoit Zéïneb ; et sentant que sa fin approchoit , il lui déclara qu'il vouloit lui léguer son jardin afin de lui assurer la possession du tulipier. En effet , le bon vieillard ne vécut que trois mois après avoir fait cette donation. Quelques heures avant de mourir , il se fit porter dans cet arbre chéri où l'homme juste se rappeloit toutes ses bonnes actions : avec de tels souvenirs ses derniers momens furent remplis de douceur ; il expira dans les bras de Zéïneb , qui le regretta et le pleura avec toute l'affliction du fils le plus tendre et le plus reconnoissant.

Cependant Zéïneb, entièrement guéri de sa passion pour Canzade , devint

amoureux de la jeune Zelphira, qui partagea ses sentimens. Zelphira, âgée de dix-huit ans, étoit vive et piquante ; tout en elle annonçoit, sinon la candeur de la première innocence, du moins la franchise d'un caractère noble et généreux ; mais elle avoit une étourderie inquiétante, et Zéïneb, devenu défiant, lui fit subir l'épreuve du tulipier. Lorsqu'elle y fut entrée, il s'empessa de lui demander comment elle se trouvoit là. « Mais, dit-elle, vous m'aviez vanté avec enthousiasme cette espèce de petit bosquet, et je vous avoue que je n'en rafole pas.... — Comment ! y souffrez-vous?... — Non, pas précisément. — Que sentez-vous? — Je ne sais... quelque chose de vague..... d'indécis.... ». Zelphira prononça ce dernier mot en faisant un léger bâillement..... « A ce que je vois, dit Zéïneb d'un ton chagrin, c'est de l'ennui que vous éprouvez? — Avec vous ! répondit Zelphira, cela est impossible ; c'est je crois l'odeur

de ces fleurs qui m'a porté à la tête ; mais cela se passe. — Ah ! ma chère Zelphira ! s'écria Zéïneb transporté de joie, combien cet arbre me devient cher !... — En effet, il est joli. — Nous y passerons notre vie ; où peut-on être mieux? — Au grand air : on est ici dans un espace si resserré !... — Cependant vous ne vous y déplaisez pas ? — Non, mais j'aime mieux votre jardin ». Zéïneb n'étoit pas assez exigeant pour en demander davantage ; il prit la résolution d'épouser Zelphira ; mais un mois avant le jour fixé pour leur mariage, une révolution terrible renversa le roi du trône et dispersa tous les courtisans. Les uns furent forcés d'abandonner leur patrie, les autres persécutés avec barbarie, périrent sur des échafauds ou languirent dans les prisons ; Zéïneb, séparé de Zelphira, fut privé de sa liberté pendant cinq ans. Au bout de ce temps, devenu libre, il retourna dans sa petite maison, qui n'étoit plus voi-

sine alors que d'un palais désert et délabré ; mais il retrouva son tulipier ; il y vit avec attendrissement un nid de tourterelles : c'étoit pour un amant un heureux présage. En attendant le retour de Zephira , il passoit les journées entières et une partie des nuits dans le petit bosquet de fleurs où l'on oublioit tous les crimes. Zephira , par attachement pour Zéïneb , n'avoit point quitté le royaume ; elle vivoit dans une chaumière ; elle avoit eu le bonheur de conserver sa fortune , et de contribuer à la délivrance de son amant. Elle n'ignoroit pas que Zéïneb étoit entièrement ruiné ; mais aussi généreuse que fidelle , elle vint lui offrir sa main ; Zéïneb , pénétré de reconnoissance , mit à ses pieds le nid de tourterelles ; il lui confia son secret le plus important , et sans lui proposer de monter dans le tulipier , il lui découvrit les propriétés de cet arbre merveilleux. Cette confiance rendit Zephira rêveuse ; cependant , après

quelques réflexions : « Venez , Zéïneb , lui dit - elle , allons achever cet entretien dans le tulipier ». Cinq ans d'absence donnoient un grand prix à cette proposition ; Zéïneb enchanté tombe aux genoux de Zephira , qui le relève , et s'appuyant sur son bras , s'achemine en soupirant vers le tulipier. Zephira avoit naturellement une démarche légère ; mais dans ce moment elle marchoit avec une sorte de pesanteur : elle monta lentement l'escalier... et quand elle fut assise dans le tulipier , Zéïneb ne vit pas sans quelque frayeur son front s'obscurcir et le vif incarnat de ses joues s'effacer..... Ils gardèrent un moment le silence ; ensuite Zephira prenant la parole : « Zéïneb , dit-elle , d'une voix un peu entrecoupée , je suis sûre de ne jamais étouffer dans cet arbre.... mais.... une conscience irréprochable n'empêche pas d'être mal à son aise sur une branche fragile..... cette manière d'être assise n'est ni sûre ni

commode; enfin, ajouta-t-elle en riant, j'aurai toujours peur ici..... — Vous avez tort, s'écria Zéïneb, charmé de voir qu'elle reprenoit sa carnation naturelle. — Non, non, reprit-elle, cet arbre ne vaut rien *en ménage*, abattons-le, et nous élèverons à la place un temple que nous consacrerons à la bonne foi et à la confiance. — Abattre cet arbre, chef-d'œuvre de l'art d'une puissante fée!.... — Il fut créé pour un vieillard, et non pour de jeunes époux... — Combien il est devenu précieux depuis la révolution; on y peut oublier tout ce qu'on a vu!... — A l'amertume de vos souvenirs, vous pouvez opposer la constance de Zelphira. — Vous me consolerez de tout, je le sais; mais n'exigez point ce cruel sacrifice. Quoi! craignez-vous donc l'avenir? — Non sans doute; mais sans redouter cet arbre, je ne l'aime pas. — Donnez-moi une bonne raison de cette répugnance. — Je m'en garderai bien. Tout

ce que je puis vous dire, c'est qu'il me déplaît. Je hais la magie. — Oui, la magie noire.... — Celle-ci n'est pas si blanche que vous le pensez.... demandez à toutes les femmes.... — Celles qui ressemblent à Canzade seront de cet avis; mais vous!.... vous, ma Zelphira, si généreuse, si pure!... — Ah! Zéïneb, regardez là-bas ce palais silencieux et détruit! nous l'avons vu si florissant!... — Vous vous outragez. Je suis plus équitable, l'avenir ne sauroit m'inquiéter. — Eh bien! brûlons donc le tulipier. — Ce n'est point pour vous éprouver que je veux le conserver; je vous promets de ne jamais vous y faire monter. — Et si je n'y montois pas chaque jour, ou du moins de temps en temps, seriez-vous bien tranquille? — Je le crois. — Cela est impossible; et comme il m'est infiniment plus agréable de causer et de rêver sur un banc de gazon ou dans un fauteuil, je persiste dans ma demande. — Cette aver-

sion est étrange. Ce bel arbre ne vous fait aucun mal... — Qu'importe ? je songe à celui qu'il peut faire. — Il n'est sévère que pour les personnes vicieuses. — *Sévère*, dites-vous ? il les suffoque. La *sévérité* est un peu forte. Enfin, si vous n'abattez pas cet arbre redoutable, renoncez au mariage ; un célibataire peut seul le posséder sans inconvénient. — J'ai promis au respectable Uglan de le conserver toujours. — Adieu donc ». En disant ces mots, Zelphira se leva brusquement et s'élança hors de l'arbre ; Zéïneb y resta, et par le charme attaché au tulipier, n'étant plus distrait par la présence de Zelphira, il tomba dans une douce rêverie qui lui fit oublier cette scène désagréable. Le lendemain il voulut, mais en vain, se raccommoder avec Zelphira ; la craintive et prévoyante Zelphira fut inflexible. Zéïneb profita de ses conseils ; il renonça à l'hyménée, afin de conserver sans danger le tulipier qu'il avoit refusé de

sacrifier à l'amour. Il resta quelques années encore enfermé et caché dans le creux de son arbre ; il y seroit encore, si des prodiges plus éclatans que ceux de Nixa ne l'eussent arraché à ses rêveries. Un génie bienfaisant répandit tout-à-coup sur Ipsar un charme heureux qui fit oublier tous les maux passés, qui éteignit toutes les haines, qui réunit tous les vœux pour la durée du repos et du bonheur recouvré. Zéïneb aujourd'hui peut sortir de son arbre sans devenir malheureux ; et lorsqu'il y retourne, il y porte de nobles, de grands souvenirs qui lui rendent plus chères et plus intéressantes la solitude et ses rêveries.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME DE L*****.

C'est à la sensibilité,
A la douce délicatesse ;
C'est aux graces , à la finesse ,
Aux talens enchanteurs , sur-tout à la bonté ,
Que je veux offrir mon ouvrage.
Sans doute c'est à vous qu'appartient cet hommage ;
Je n'oserois le proclamer
Ce nom si pur !... O mon amie !
Je connois votre modestie ,
Je dois craindre de l'alarmer ;
Qu'importe après tout ce mystère ?
Ah ! sans effort je puis me taire ;
Vous dépeindre c'est vous nommer.

LES SAVINIÉS.

Similissima coppia e che sovente
Esser solea cagion di dolce errore.

Gerusalemme liberata, T. Tasso.

Si l'amour s'allume et s'exalte au milieu de la pompe et de l'éclat des sociétés brillantes, l'amitié fidelle naît et se fortifie sur-tout dans le calme de la solitude, et parmi les nations les plus rapprochées de la nature par la simplicité de leurs mœurs. Si deux êtres vertueux, confondant leur existence, ont pu parvenir à s'identifier l'un avec l'autre, une passion fragile ne fut point la cause de ce touchant phénomène; il faut, pour le produire, le sentiment qui, pouvant naître dès l'enfance, s'enflamme dans la jeunesse, s'affermir dans l'âge mûr, et se prolonge jusqu'au tombeau. C'est au sein de l'innocence que

la sympathie et l'habitude ont dû former une telle union dans une retraite obscure, loin du théâtre éclatant et dangereux où l'amour - propre et toutes les passions tumultueuses se disputent les préférences, et s'envient les applaudissemens. Que résulteroit-il de cette amitié parfaite? des peines inévitables et déchirantes, mais des émotions de l'âme à la fois pures et délicieuses, et les sentimens les plus délicats et les plus généreux que le cœur humain puisse éprouver. Tel est le tableau dont je veux tracer l'esquisse. Qu'importe qu'il ne soit pas sous mes yeux? l'imagination et la sensibilité, pour bien peindre, peuvent se passer de modèles: le cœur n'inspire rien d'idéal, il ne sauroit inventer; il devine, il découvre; et si ce récit peut toucher, il est vrai.

Au fond du canton le plus sauvage de la Suisse, à Schindelingue, lieu pittoresque, entouré de bois, de collines, et coupé par des torrens qui se

précipitent des montagnes, on voit encore les ruines d'un château situé sur les bords du lac Laverzer: le voyageur qui parcourt la route d'Einsideln à Zug, ne manque jamais de s'arrêter dans cette solitude dont l'aspect a quelque chose de frappant. Le château n'est inhabité que depuis peu d'années; chacun de ses vestiges offre encore un souvenir intéressant; on y trouve par-tout le nom, toujours deux fois répété, de *Savinie*; il fait tout l'ornement d'un cabinet délabré, dont les peintures à fresque présentent, dans tous les panneaux, ces mêmes noms entrelacés ensemble, et couronnés de fleurs: ils sont aussi tracés sur l'écorce de presque tous les arbres; on apperçoit encore, dans l'enceinte qui formoit les jardins, des treillages brisés, couverts de pampres, qui s'étendent sur un banc de pierre portant cette inscription: *Bosquet des Savinies*. Le voyageur attendri aime à suivre la trace de ces êtres inconnus qui

s'aimèrent, et qui vécurent dans ce lieu sauvage. Leur asyle, abandonné, dévasté, n'annonce que trop que *les Savinies* n'existent plus; mais on cherche, avec une douce émotion, les monuments champêtres de leur tendresse. A l'extrémité du parc on rencontre une jolie fabrique en ruines; une inscription apprend que c'étoit le *Temple du Bonheur*, élevé par *les Savinies*: trois statues en décoroient jadis l'intérieur; il ne reste plus que les piédestaux, sur lesquels on lit ces noms: *l'Innocence, la Jeunesse, l'Amitié*. Ce *Temple ruiné du Bonheur* conduit à une allée de saules, au bout de laquelle se trouve un tombeau... c'est celui *des Savinies*. Leurs cendres réunies reposent sous un rocher couvert de mousse, qui s'élève sur le bord du lac, et qui se réfléchit sur la surface de l'onde.... Deux peupliers furent plantés jadis, le même jour, sur ce rivage; ces deux arbres jumeaux sont tellement inclinés l'un vers

l'autre, que leurs branches flexibles s'entrelaçant ensemble forment une espèce de dais au-dessus de la tombe: ce rocher mélancolique n'est point un écueil, le nautonier de ces pays agrestes ne craint point d'en approcher, et souvent, en le découvrant, il s'oriente sur ces bords déserts; les pâtres de la contrée y trouvent un doux abri, ils se reposent sur la cime du rocher; là, garantis des ardeurs du soleil par l'ombrage des peupliers, ils dominent la plaine, et suivant de l'œil leurs troupeaux, ils peuvent veiller sur eux.... Et moi aussi, dans mes pénibles voyages, j'ai rêvé sur *le rocher des Savinies*; j'ai pleuré sur leur tombeau, et j'ai recueilli, dans les chaumières dispersées de Schindelingue, la tradition intéressante qui forme le fonds de cette histoire.

Antonia naquit à Genève; elle eut une sœur aînée qui, seule, obtint l'affection de sa mère: victime de cette

injuste prédilection, Antonia passa la plus grande partie de sa jeunesse dans la douleur et dans les larmes. Un parent de sa mère, vivement touché de sa situation, devint son unique confident. Mulsain (c'étoit son nom) venoit rarement à Genève; il attendoit toute sa fortune d'un oncle établi et fixé à Schindelingue, et Mulsain passoit dans cette solitude la plus grande partie de sa vie. Antonia fut entièrement sacrifiée à l'établissement de sa sœur, qui fit un riche mariage. Peu d'années après, la malheureuse Antonia perdit sa mère, et elle se trouva, à vingt-trois ans, orpheline, sans fortune, sans Mentor, mais non sans consolation: il lui restoit un ami. Mulsain accourut, il essuya ses larmes; il lui offrit mieux que de l'amour, une estime parfaite, une fidelle amitié. Antonia accepta sa main, et elle partit avec joie pour aller s'ensevelir à jamais dans les rochers de Schindelingue. L'aspect de ce lieu sauvage n'at-

trista point son cœur; le vieil oncle la reçut avec transport, il lui dit: « Vous régnerez ici, et vous serez aimée ». Ce bon solitaire savoit parler aux femmes; et que pouvoit desirer de plus celle qui n'avoit jamais été qu'une étrangère sous le toit maternel!

Ludvil (on appelloit ainsi l'oncle de Mulsain) étoit un vieux célibataire de soixante ans; l'indolence, la paresse et la douceur formoient le fonds de son caractère; il aimoit par-dessus toutes choses le repos et la paix; il n'avoit jamais voulu se marier, dans la crainte de perdre une partie de sa tranquillité. Quoiqu'il fût incapable d'affectation et de fausseté, il étoit l'homme du monde que l'on jugeoit le plus mal: presque toutes les apparences en lui étoient trompeuses; on le croyoit philosophe, parce qu'il vivoit depuis dix ans dans une retraite absolue, et il ne s'y étoit fixé que par nonchalance; il s'y trouvoit bien; il y restoit. Il avoit l'air sérieux et

réfléchi ; on le prenoit pour un profond penseur , et il n'avoit médité de sa vie ; on pensoit même , en le voyant au milieu de ses rochers et sur les rives de son lac , qu'il avoit quelque chose de romanesque dans le caractère ; mais il ne cherchoit les torrens et les ruisseaux que pour jouir de leur fraîcheur ; il ne s'oublioit sur les tapis de verdure que pour se reposer et pour dormir. Peu susceptible d'éprouver un attachement véritable , il avoit une aménité et une sorte d'indulgence qui le faisoient passer pour le vicillard le plus sensible. Il ne gromdoit point , c'eût été une fatigue ; il aimoit mieux pardonner sans explication , que s'émouvoir ou s'ennuyer : un infortuné venoit - il l'implorer , il se hâtoit de le secourir , et sur-tout afin de s'affranchir d'une sensation pénible. On ne se doutoit pas qu'il fût le plus exigeant de tous les hommes ; il paroissoit ne dominer personne , et il enchaînoit tout ce qui l'approchoit : si on le quittoit , il

ne se plaignoit point ; mais il avoit l'air si attristé , et quand on revenoit , il étoit si heureux , qu'on se reprochoit la plus courte absence. Il étoit dangereux d'avoir pour lui une attention nouvelle ; il s'en monroit si touché , il en parloit tant , et avec des expressions de reconnaissance qui marquoient si clairement qu'il étoit persuadé qu'on ne manqueroit pas de la renouveler , qu'il n'étoit guère possible d'avoir le courage de tromper son espérance. Enfin , par la disposition de son humeur , il avoit naturellement trouvé un grand secret , celui d'embellir et de cacher l'égoïsme sans dissimulation , et de maîtriser tous ceux qui l'entouroient , non-seulement sans autorité , mais en se faisant chérir.

Ludvil vit arriver Antonia avec une joie sincère : sa gouvernante vieillissoit et devenoit infirme ; ses soins , que l'on regrettoit , alloient être rendus par une jeune nièce reconnoissante. En effet , le château prit tout-à-coup un nouvel as-

pect ; il parut plus riant , plus animé ; on y trouva subitement plus d'ordre et de propreté ; un certain air d'élégance y fit sentir l'influence d'une *maîtresse de maison* ; on voyoit , en y entrant , qu'une femme *l'habitoit*. Le vieil oncle étoit mille fois mieux servi , mieux soigné , et chaque jour il répétoit l'éloge d'Antonia ; il félicitoit son neveu d'avoir su faire un si bon choix. Au bout de quelques mois , Antonia devint grosse. Douée d'une extrême sensibilité , n'ayant jamais connu l'amour , Antonia desiroit avec ardeur des enfans ; elle sentoit d'avance qu'elle les aimeroit passionnément ; elle se proposoit d'établir entr'eux la plus parfaite égalité ; car elle se rappeloit avec amertume tout ce qu'elle avoit souffert de l'injustice de sa mère.

Sur la fin de l'automne de la même année , Antonia mit au jour deux jolies petites jumelles qui se ressembloient si parfaitement , que l'on fut obligé , au moment de leur naissance , de leur met-

tre une marque différente pour les distinguer l'une de l'autre. Quand elles furent habillées , on les déposa toutes les deux dans les bras de leur mère , qui un instant après se trouva seule avec elles. Alors , les regardant avec un sentiment inexprimable de joie et de tendresse : « Innocentes créatures , dit-elle , le ciel , exauçant tous mes vœux , vous a formées pour être aimées également. Ah ! je veux à jamais me tromper en vous regardant , et vous confondre dans mon cœur ! Je veux que les loix même ne puissent accorder à l'une de vous la plus légère préférence... J'abolis entre vous ce droit d'aînesse qui me fut si funeste... ». En disant ces paroles , Antonia arracha les rubans qui servoient à distinguer l'aînée de la cadette ; on arriva dans cet instant , et Antonia déclara qu'ayant changé plusieurs fois de place ses enfans , elle ne savoit plus quelle étoit l'aînée. Le père et l'oncle s'étonnèrent et murmurèrent. Antonia laissa croire qu'elle n'a-

voit fait qu'une étourderie ; elle fut un peu grondée ; mais la chose étant sans remède , on prit bientôt son parti là-dessus.

Antonia , fidelle à son système d'égalité , voulut que ses filles portassent le même nom . On lui représenta qu'alors on n'auroit aucun moyen de distinguer l'une de l'autre ; elle répondit que c'étoit tout ce qu'elle desiroit . Comme elles étoient nées le 19 d'octobre , on les appela toutes deux *Savinie* , nom de la sainte du jour de leur naissance . Le même sein , le sein maternel nourrit à la fois les deux jumelles ; elles furent tellement élevées à s'aimer qu'elles devinrent inséparables , et que si l'une pleuroit , l'autre aussi-tôt fondoit en larmes . Cet instinct de la nature et de la sensibilité se manifestoit chaque jour d'une manière plus touchante ; le temps et l'âge ne firent qu'accroître une amitié exaltée par tous les soins d'Antonia , et fortifiée par l'habitude et par la conformité d'incli-

nations et de caractères . Tout entr'elles étoit commun , leurs joujoux , leurs vêtemens , et même leurs punitions et leurs récompenses . Accusoit-on l'une d'avoir fait une faute , la mère punissoit au hasard celle qui se trouvoit sous sa main ; et l'enfant , ne fût-elle pas la coupable , ne réclamoit point contre le châtiment : on l'avoit accoutumée à penser qu'elle ou sa sœur c'étoit la même chose ; dans ces occasions , elle n'imaginoit pas qu'il fût raisonnable de dire *ce n'est pas moi* ; et d'ailleurs , si l'on mettoit sa sœur en pénitence , elle se trouvoit aussi punie qu'elle . Rien ne pouvoit exciter leur jalousie ; elles adoroient leur mère , et quoique cette dernière sût parfaitement les distinguer l'une de l'autre , malgré leur extrême ressemblance , elle feignoit toujours de les confondre ensemble , et de ne jamais chercher à les reconnoître . Si elle en caressoit une , elle disoit : « Je sais bien que je tiens *une Savinie* sur mes genoux , mais j'ignore laquelle : que

m'importe, puisque je les chéris également» ? L'une avoit plus de mémoire et annonçoit plus d'esprit ; on ne leur fit jamais sentir que l'on s'en apperçût : souvent celle qui apprenoit mieux récita la leçon de sa sœur ; et c'étoit non-seulement sans artifice, mais elle disoit avec naïveté : « Elle n'a pas pu apprendre sa tâche, je l'ai apprise de plus, ainsi cela est égal, et l'on en convenoit ». Antonia, seulement, disoit à l'autre : « Applique-toi donc aussi, afin de rendre quelquefois à ta sœur le même service ». Cette exhortation suffisoit pour donner la plus vive émulation ; et les progrès, des deux côtés, furent tels que la tendresse maternelle pouvoit les désirer. Elles se ressembloient si parfaitement, que l'on ne pouvoit faire l'éloge de la figure de l'une, sans louer celle de l'autre. Elles avoient exactement le même son de voix : écouter chanter l'une avec plaisir, c'étoit les applaudir toutes deux. Elles s'identifièrent si bien ensemble, que les

méprises continuelles dont elles étoient les objets, n'eurent bientôt plus le pouvoir de les amuser et de les surprendre : ce n'étoit plus pour elles des erreurs ; il leur sembloit que ne faire d'elles qu'une seule personne, ce n'étoit pas se tromper ; le *moi*, entr'elles, devint non-seulement inusité, il fut presque entièrement oublié. Antonia leur donna toutes les superstitions de sentiment qui pouvoient accroître encore leur affection mutuelle ; et plusieurs maladies qu'elles eurent ensemble, ne leur laissèrent aucun doute sur la réalité de la *sympathie* physique. L'imagination et la sensibilité fortifièrent en elles ces illusions. Celle qui voyoit sa sœur se heurter ou tomber, croyoit sentir, et sentoit en effet la commotion du coup ; les souffrances ainsi que les plaisirs devinrent des liens de leur amitié, et elles parvinrent par la suite à se persuader entièrement qu'un seul et même fil composoit la trame de leur vie, et qu'indépendamment des regrets

et de la douleur, la mort de l'une entraî-
neroit celle de l'autre, par une loi mys-
térieuse et irrévocable de la nature.
Cette singulière existence charmoit An-
tonia, effrayoit quelquefois Mulsain, et
confondoit Ludvil, qui n'avoit jamais
vécu que pour lui-même : « Je n'y com-
prends rien, disoit-il. — Ah! qu'elles
sont heureuses! s'écrioit Antonia. —
Mais, répondoit le sage Mulsain, que
deviendront-elles si le sort un jour les
sépare?..... Hélas! comment s'alarmer
quand on jouit avec délices du bonheur
le plus pur et le plus légitime? La pré-
voyance peut-elle s'allier avec une extrê-
me sensibilité? Ah! sans doute, les fem-
mes doivent se laisser guider par les hom-
mes; eux seuls, en effet, possèdent la sa-
gesse; celui qui peut toujours calculer et
bien voir est fait pour gouverner l'autre ».

Antonia étoit la plus heureuse des
mères et des épouses; Mulsain l'aimoit
tendrement : ils se suffisoient à eux-
mêmes; ils vivoient dans la plus par-

faite union. Mais le vieux Ludvil étoit
souvent mécontent depuis la naissance
des Savinies; on étoit moins occupé
de lui; Antonia consacroit une grande
partie de son temps à l'éducation de ses
filles; ces dernières donnoient toutes
les préférences de sentiment à leur mère
et à Mulsain; une espèce de jalousie
sans aucune sensibilité tourmentoit en
secret le vieillard. On lui prodiguoit
toujours de tendres soins, mais il en
vouloit d'exclusifs; il devenoit sombre,
chagrin; il connoissoit enfin combien
l'égoïsme répand d'humiliation sur la
vieillesse. Qu'est-ce qu'un être prêt à
finir, un être qui a perdu sa force, ses
agrémens, ses talens, et qui, ne pou-
vant se contenter d'une douce affection,
et d'un juste tribut de reconnoissance,
de respect et de vénération, veut encore
être toujours préféré, et que tout se
rapporte à lui?

■ Cependant les deux sœurs atteigni-
rent leur seizième année : elles avoient

une beauté aussi touchante que régulière ; leur ressemblance étoit toujours aussi frappante ; les mêmes traits , la même taille , le même son de voix , les rendoient si semblables que , jusqu'alors , l'œil seul d'une mère avoit pu les distinguer l'une de l'autre. Cependant , en les regardant et en les comparant avec une extrême attention , on s'apercevoit que l'une des deux étoit plus belle , et qu'elle avoit plus de grace encore que sa sœur ; sa figure entière étoit un chef-d'œuvre de la nature , un tableau parfait dont la seconde ne paroissoit être qu'une charmante copie : cette différence étoit trop délicate pour frapper des yeux vulgaires ou des indifférens. Elevées dans une profonde solitude , elles n'avoient encore vu que leurs parens , des domestiques et de sauvages villageois ; on les avoit regardées sans songer à les comparer. Si elles eussent vécu dans le monde , elles n'auroient eu ni les mêmes caractères , ni les mêmes

sentimens ; on eût déjà répété mille fois à chacune , en particulier , qu'elle étoit la plus aimable et la plus jolie , et chacune auroit fini par le croire , ou du moins par le désirer. Mais , dans leur simplicité touchante , la plus légère idée de rivalité n'avoit jamais pu s'offrir un moment à leur esprit : elles étoient dans cet âge où les attachemens passionnés ont toute la naïveté de l'enfance , et toute l'énergie , toute la généreuse sensibilité de la jeunesse. Oh ! qu'il est doux d'aimer avec une heureuse inexpérience , lorsqu'on ne croit encore ni à l'inconstance , ni à l'ingratitude ! Les Saviniés se chérissoient avec une parfaite sécurité : décidées à ne jamais se quitter , elles pensoient que la mort même ne pourroit les séparer , puisqu'elles croyoient que la vie de l'une , même physiquement , dépendoit de celle de l'autre ; cette idée produisoit en elles un effet qui avoit quelque chose de magique ; car l'attachement à la vie et à sa

propre conservation, cette espèce d'égoïsme indestructible, n'étoit en elles que la cause la plus puissante d'un intérêt réciproque et d'un dévouement sans bornes. Elles ne pouvoient mutuellement s'inspirer de la reconnaissance : ce noble sentiment est-il nécessaire à l'amitié ? peut-il même s'allier avec une véritable sympathie ? On croit ne rien devoir tant qu'on aime, on sent qu'on a tout payé ; et quelle reconnaissance pourroient produire les bienfaits et les actions les plus touchantes qui ne sauroient étonner, et qu'on n'a jamais regardés comme des efforts pénibles ou comme des sacrifices ? Les deux jumelles s'aimoient comme on s'aime soi-même ; et l'une, en exposant ses jours pour sauver ceux de sa sœur, eût pensé n'agir que pour elle-même, et n'eût, en effet, cédé qu'à un mouvement irrésistible. Elles se connoissoient si bien, elles avoient des sentimens si parfaitement semblables que, sur les choses et sur

les personnes, elles ne se demandoient plus leur opinion, elles la savoient toujours d'avance ; leur confiance mutuelle n'avoit plus de mérite ; elles se devinoient trop facilement pour qu'il leur fût possible de se rien cacher. Toujours ensemble, elles ne pouvoient se quitter un moment sans peine, et se trouver séparées sans inquiétude ; l'une des deux, sans sa sœur, n'auroit pu goûter un amusement. Loin de jouir d'un beau spectacle, elle n'eût fait que le désirer ; sa sœur ne le voyoit pas !.... Un de leurs grands plaisirs étoit d'aller passer les belles soirées d'été sur le rocher qui prit leur nom, et qui se trouvoit situé sur le bord du lac Laverzer. Antonia, dès les premiers jours de son arrivée à Schindelingue, avoit admiré ce rocher couvert de mousse et de verdure, et dont le sommet offroit une espèce de plate-forme sur laquelle deux personnes pouvoient être commodément assises. On découvroit de là une vue ravissante ;

d'un côté l'œil se reposoit sur des prairies charmantes, et de l'autre on dominoit le lac dans toute son étendue; il baignoit le pied du rocher. Antonia et Mulsain passèrent là souvent des heures délicieuses, et le jour de la naissance des deux jumelles, Antonia leur consacra ce rocher qu'elle aimoit; elle fit planter auprès, sur la rive, deux peupliers, et l'on grava sur le roc le double nom de *Savinie*. Les deux sœurs embellirent ce lieu champêtre que la piété filiale et l'amitié leur rendoient si cher; des rosiers et des lilas formèrent une espèce de couronne autour du rocher; une guirlande de pampre et de chèvre-feuille unit les deux peupliers; et tous les jours de la belle saison, ces deux arbres protecteurs, doux emblème de la tendresse fraternelle, furent ornés des fleurs les plus fraîches, cueillies dans les jardins et dans les champs: le rocher lui-même fut jonché de feuilles de roses; on dévastoit sans pitié le par-

terre et la prairie pour le décorer; il ne représentoit plus qu'un prodigieux monceau de fleurs; on l'auroit pris alors pour le trône de Flore. Là, passant des heures entières, les Savinies s'entretenoient de leur bonheur, et formoient d'innocens projets, non pour un avenir éloigné, on n'y pense point quand on est heureux, mais pour le lendemain ou pour le reste de la soirée. Souvent elles chantoient des romances; elles aimoient aussi à contempler dans le lac leurs figures semblables, représentées comme dans un miroir sur la surface d'une eau pure et tranquille; quelquefois l'une des deux seulement se penchant en avant et se voyant dans l'onde, disoit en souriant: « Ma sœur, je te regarde. — Oui, répondoit l'autre en l'embrassant, oui, c'est bien moi ».

Tous les jours, l'une ou l'autre Savinie, alternativement, faisoit une lecture au vieux Ludvil; pendant ce temps, celle qui ne lisoit pas se pro-

menoit dans les jardins par l'ordre d'Antonia. Un matin, la jeune Savinie, durant la lecture faite par sa sœur, étoit assise au bord d'un grand bassin d'eau ; elle regardoit un enfant, fils du jardinier, qui jouoit à trente pas d'elle, lorsque tout-à-coup elle le vit tomber dans le bassin, qui n'avoit que trois pieds d'eau de profondeur, mais dans lequel un enfant, dans sa quatrième année, se seroit infailliblement noyé, si, avec la rapidité de l'éclair, Savinie ne se fût élancée dans le bassin, et n'eût saisi l'enfant au moment où la mère, saisie d'effroi, accouroit pour le secourir. Savinie mit l'enfant dans ses bras ; et la mère, pénétrée de reconnaissance, tomba baignée de larmes à ses pieds, en s'écriant : « O ma bonne demoiselle ! que je sache à qui je dois la vie de mon enfant !.... — Quoi ! répondit Savinie, ne sais-tu pas que je suis une *des Savinies* ?.... — Oh ! pardonnez-moi ; mais on ne sait jamais

laquelle ; donnez-moi un signe pour vous reconnoître et pour vous distinguer de votre sœur.... — De ma sœur ! et pourquoi ? — Pour connoître celle qui m'a rendu mon enfant. — Et ma sœur ou moi, n'est-ce pas la même chose ? — Mais pas du tout pour moi ». Cette réponse parut si extraordinaire à Savinie, qu'elle n'y vit que de la simplicité ; elle sourit. « Ma bonne Maria, dit-elle, sois bien assurée que nulle différence ne peut exister entre *les Savinies*. — Mais c'est vous toute seule qui avez sauvé mon enfant. — Ma sœur à ma place l'eût sauvé de même. — Pourtant c'est vous que je dois aimer. — Ainsi donc tu dois aimer ma sœur. — Pas tant que vous. — Je vois que je ne pourrai jamais te faire entendre raison ; mais écoute, si tu n'aimois pas ma sœur autant que moi, tu ne me paroîtrois qu'une ingrate. — O mon Dieu ! je suis si reconnaissante !.... — Dans ce cas, tu aimeras également les

Savinies. — Ma chère demoiselle, si, au lieu de vous jeter à l'eau pour mon enfant, vous m'aviez fait du mal, devrois-je en vouloir à votre sœur? — Tu fais là un bien mauvais raisonnement; est-ce que nous pouvons *faire du mal*? est-ce que nous sommes méchantes? — O Dieu! non.... mais enfin, si l'une des deux, si votre sœur l'étoit?... — Eh bien! nous ne serions plus *les Savinies*, nous serions deux personnes différentes ». Comme elle disoit ces mots, elle se trouvoit à la porte du château, où elle se hâta d'entrer pour aller quitter ses vêtemens mouillés.

Dans l'une des plus belles soirées de l'été, les deux sœurs assises sur leur rocher, furent témoins d'une scène pantomime qui les toucha vivement. Il y avoit vis-à-vis du rocher, sur l'autre rive du lac, une chaumière isolée, ombragée de tilleuls, et entourée d'un joli jardin : les Savinies connoissoient les propriétaires de cette habitation ;

c'étoit une vieille veuve avec ses deux petites-filles, dont l'une, qui venoit de se marier, devoit ce jour même quitter le rivage, sa patrie, pour aller s'établir à vingt lieues de là, dans le village de son nouvel époux. Les Savinies aperçurent de loin, mais distinctement, la veuve, son gendre et ses filles qui sortoient de la petite cabane, et qui s'avançoient lentement sur le bord du lac, où la nacelle, qui devoit transporter les deux époux chez eux, étoit attachée au tronc desséché d'un vieux saule. La grand'mère et ses filles s'embrassoient en pleurant : la jeune sœur de la nouvelle mariée, au moment de la séparation, s'élança dans le bateau pour serrer encore une fois contre son sein la compagne chérie qu'elle alloit perdre : enfin il fallut se quitter, le bateau s'éloigna de la rive ; la jeune mariée, baignée de larmes, tendoit les bras vers les premiers objets de sa tendresse, et vers la paisible chaumière

où restoit son berceau, et, livrée à l'inconstance des lacs orageux de ces contrées, elle abandonnoit le doux asyle où s'écoulèrent dans l'innocence les années les plus heureuses de sa vie, pour aller chercher un pays inconnu, avec le saisissement d'une vague inquiétude sur un avenir incertain.... Ce spectacle émut profondément les Savinies. « Hélas ! dit l'une des deux, que je la plains, cette infortunée que l'on arrache ainsi de la demeure maternelle ! O ma sœur ! que deviendrions-nous si l'on nous séparoit !... — Peux-tu nous comparer à des sœurs qui ne sont pas jumelles ! quel est le barbare qui voudroit nous séparer ? — Nous n'avons qu'une même destinée : si nous changeons d'état, le même jour, le même autel recevra nos sermens, et nous ne quitterons jamais le toit paternel ».

Comme elle disoit ces paroles, elle aperçut de loin une barque qui voguoit de leur côté ; le temps étoit orageux et

la barque agitée, car un vent assez fort venoit de s'élever (1). Bientôt on distingua dans cette nacelle un vieux batelier et un jeune homme d'une tournure agréable et bien mis. Cependant le ciel s'obscurcissoit et se couvroit de nuages d'un rouge foncé, d'où s'échappoient des éclairs qui, répétés dans le lac, sembloient s'y prolonger et le sillonner d'une lumière éclatante et rapide. Les eaux, en réfléchissant les couleurs tranchantes des cieux et la forme ondulée des nuages, offroient l'aspect effrayant d'une mer de feu, dont les vagues, horriblement agitées, paroissoient devoir engloutir ou consumer la barque fragile qu'elles portoient. Les Savinies faisoient des vœux ardents pour le salut de ce petit bateau ; pénétrées de frayeur et de la plus tendre compassion, toutes les deux en même temps se mirent à genoux pour implorer le ciel en faveur de ces

(1) Les lacs de la Suisse sont très-dangereux ; des bateaux y périssent souvent.

infortunés prêts à périr... Sans leur attitude suppliante, on les auroit prises pour les divinités protectrices de ces rives sauvages.... Tout-à-coup le vent redoublant avec impétuosité, la barque chavira à cinq cents pas du rocher..... Les Savinies poussèrent de lamentables cris; mais elles virent aussi-tôt le jeune homme, qui nageoit parfaitement, reparaître sur l'onde: alors l'une des deux descendit rapidement du rocher pour aller chercher du secours; l'autre resta afin d'inviter l'étranger à venir se reposer dans leur château. Cependant l'inconnu, près d'atteindre le rivage, retourna la tête derrière lui, et voyant que le vieux batelier n'avoit plus la force de nager, il fut à son secours, le saisit par le bras, ne le quitta plus, et jouit du double bonheur d'échapper à un grand danger et de sauver son semblable. Il prit terre au pied du rocher. La tremblante Savinie, transportée de joie, fit une touchante exclamation;

l'étranger leva les yeux... Quelle fut sa surprise en appercevant la plus charmante personne qu'il eût jamais vue, sur ce trône majestueux de fleurs qui paroissoit suspendu sur le lac!... Il mit un genou en terre; et Savinie, avec toute l'ingénuité de l'innocence et toute la sensibilité de l'intérêt le plus tendre, lui tendit les bras; elle sourioit, et ses pleurs inondoient encore son visage.... « Être céleste! s'écria l'étranger, tes larmes coulent pour moi; ah! ce sont tes vœux qui m'ont sauvé..... ». Dans ce moment l'autre Savinie accourut sur le rivage avec des domestiques et ses parens, qui, inquiets de leurs filles durant cet orage, étoient venus les chercher. Savinie les avoit rencontrés à peu de distance du rocher, et elle les amenoit avec elle, en les devançant, car elle couroit avec rapidité. L'étranger, toujours à genoux, avoit les yeux fixés sur la Savinie du rocher; elle lui parloit, il l'écoutoit avec un sentiment

d'adoration, lorsqu'il entendit tout près de lui cette voix si jeune et si douce l'inviter à se rendre au château. Il se lève en tressaillant, et il reste pétrifié d'étonnement, en voyant à côté de lui l'autre Savinie..... Il reporta ses yeux sur le rocher; il y retrouva la même figure..... « O ciel! s'écria-t-il, la nature, contente de son ouvrage, a donc voulu le recommencer une seconde fois, et elle a produit deux chefs - d'œuvre semblables!... ».

Antonia et Mulsain s'approchèrent dans cet instant de l'étranger, qui leur apprit qu'il étoit genevois, qu'il faisoit, pour son plaisir, le tour de la Suisse, et qu'il se nommoit Valrive. Mulsain connoissoit et estimoit ses parens; il fut charmé de recevoir ce jeune homme, qui avoit les manières les plus nobles et la figure la plus intéressante. On se hâta de se rendre au château, où tous les soins d'une bienfaisante hospitalité furent prodigués à Valrive et au vieux ba-

telier. Cependant Valrive ne se lassoit point de contempler les deux jumelles; il vouloit reconnoître celle qui avoit reçu son premier hommage, et dont il avoit vu couler les larmes; mais il lui fut impossible de la distinguer de sa sœur, et personne ne pouvoit la lui désigner: on répondoit à ses questions, *qu'elles n'avoient point de surnoms, qu'il n'y avoit point d'aînée.....* Il ne revenoit pas de sa surprise.... On se mit à table; Valrive se plaça vis-à-vis les deux jumelles, et à force de les regarder attentivement, et de les comparer, il parvint à découvrir cette légère différence qui se trouvoit entre leurs visages. Charmé de voir enfin que l'on pouvoit faire un choix entr'elles, il desira vivement que la plus belle fût la Savinie du rocher... Il s'approcha d'elle après le souper, et d'une voix basse et timide, il lui dit qu'il n'oublieroit jamais la sensibilité qu'elle avoit montrée, lorsque, *pour la première fois, il l'avoit vue sur le ro-*

cher... Savinie convint qu'elle n'avoit jamais été plus attendrie. A cette réponse, Valrive tressaille de joie ; il retrouve avec certitude celle qu'il cherchoit, et il est sûr de ne plus la confondre désormais avec sa sœur.... Cependant Savinie, par réflexion, lui demande comment il peut deviner que c'est elle qu'il a vue d'abord. « Ah ! répondit-il, les yeux peuvent tromper, mais le cœur ne sauroit se méprendre ». A ces mots, Savinie, étonnée, interdite, rougit et garde le silence. Dans ce moment sa sœur s'avançoit vers elle ; Valrive se hâta de parler d'autre chose. Valrive, malgré les fatigues de la journée, passa la nuit entière sans fermer l'œil ; il ne pensoit qu'à la Savinie du rocher ; il l'aimoit déjà passionnément : faut-il s'en étonner ? il étoit si jeune, et à cet âge, rien ne fait naître promptement l'amour comme une première entrevue singulière et romanesque.

Le lendemain matin, Valrive vit un

grand mouvement dans le château ; il apprit qu'Antonia s'étoit trouvée fort mal dans la nuit, qu'elle avoit une grosse fièvre et du délire : il fut trouver le vieillard, maître du château, pour lui exprimer combien il seroit affligé de quitter ceux qui l'avoient reçu avec tant de bonté, avant qu'ils fussent rassurés sur un tel sujet d'inquiétude. Ludvil, effrayé déjà de la tristesse répandue dans la maison, fut enchanté d'y garder un jeune homme aimable, qui, du moins, ne seroit pas profondément affecté de l'état alarmant d'Antonia. Quand on ne partage pas une douleur générale, on éprouve une secrète humiliation et une sorte de désœuvrement plus insupportable, peut-être, que le chagrin même : il faut s'abaisser à feindre ; on reconnoît malgré soi que l'égoïsme a quelque chose de honteux et de vil. Il ne suffit pas alors de le cacher sous des formes aimables, obligeantes ; il faut montrer une vive sensibilité, et

l'on a beau s'exercer dans cet art, on ne le possédera jamais : on envie ceux qui pleurent sans effort, et on voudroit souffrir afin de paroître naturel ; on devient étranger à tous ceux qui sont plongés dans une profonde affliction, on n'entend point leur langage, on ne sait point leur parler, on les importune, on les blesse sans le vouloir, on se trouve tout-à-coup isolé, et il est affreux de l'être, même parmi les infortunés. Dans cette situation, on est trop heureux de rencontrer un indifférent avec lequel on peut, de temps en temps, se reposer d'une si pénible contrainte. Ludvil accueillit donc de très-bonne grâce la demande de Valrive : « Restez avec nous, lui dit-il ; vous me charmerez ; je suis accablé d'inquiétudes, j'ai grand besoin de me distraire un peu : tous les soirs nous jouerons aux échecs » ; car sur-le-champ le vieillard pensa que Mulsain ne feroit plus sa partie, du moins pendant sept ou huit jours, et il admira

la Providence qui, pour le remplacer, avoit fait échouer Valrive sur les bords de Schindelingue.

Cependant les deux sœurs, également attachées à leur mère, étoient enfermées dans sa chambre ; et baignées de larmes au chevet de son lit, elles ne s'occupoient que de leur douleur ; elles voyoient cette mère chérie dans un état dangereux, nulle autre idée ne se mêloit à cette accablante pensée ; le souvenir de ce jeune étranger qui, la veille, leur avoit paru si aimable, étoit entièrement effacé de leur mémoire. Le médecin qu'on avoit envoyé chercher, vint le soir ; il rassura un peu la famille alarmée, en disant qu'Antonia n'étoit point en danger ; néanmoins il déclara que la maladie seroit longue ; et le lendemain, quoiqu'Antonia n'eût pas encore repris toute sa connoissance, il la trouva beaucoup mieux, et il répondit de sa vie. Alors les Savinies se rappelèrent le jeune étranger ; elles apprirent avec

joie qu'il étoit toujours dans le château. Celle qu'il aimoit, le rencontra l'après-midi ; il la regarda fixement, et en cherchant à la reconnoître, il lui parla d'Antonia avec une extrême sensibilité. Savinie, profondément attendrie, l'écouloit en silence, et ses pleurs coulèrent doucement sans qu'elle s'en aperçût. « Ah ! c'est elle, s'écria Valrive ; je la reconnois à ces larmes touchantes... c'est la Savinié du rocher.... c'est celle que j'ai vue pleurer pour moi !... — Ma sœur pleurerait de même en vous écoutant. — Ah ! je ne veux toucher que vous.... ». Ces mots firent palpiter le cœur ingénu de Savinie ; c'étoit la première fois qu'elle éprouvoit une sensation agréable, en se voyant préférée à sa sœur : ce mouvement si nouveau ne l'étonna point, elle ne le remarqua pas. La jeunesse ne réfléchit point quand elle est vivement émue ; toute entière au sentiment qui l'anime, elle oublie alors tous les autres : souvent on l'ac-

euse à tort d'inconstance ; une impression nouvelle ne détruit pas en elle les impressions déjà reçues, mais elle en suspend l'effet : à seize ans, avec une telle ignorance, une ame sensible et une imagination exaltée, tous les mouvemens du cœur sont passionnés, et le premier enchantement de l'amour peut facilement affoiblir celui de l'amitié.

Valrive, éperdument amoureux, confia le soir même son secret à Ludvil, qui s'étonna qu'il eût pu choisir entre deux objets si semblables. Valrive étoit riche, indépendant, âgé de vingt-cinq ans et son maître. Ludvil l'assura qu'il obtiendrait sans peine le consentement de Mulsain et d'Antonia ; mais que ce seroit à condition de se fixer à Schindelingue. Le vieillard, pour l'intérêt de ses plaisirs, le desiroit vivement lui-même, et Valrive s'y engagea. Ludvil lui dit encore qu'il falloit trouver un mari pour l'autre Savinie, parce qu'Antonia vouloit absolument marier ses

deux filles en même temps. Valrive répondit qu'il avoit un cousin-germain, son ami intime, jeune, aimable, maître de sa fortune et sans engagement, et que d'avance il répondoit de lui.

Le jour suivant, Antonia se trouva si bien que, contre l'attente même du médecin, elle fut en état de se lever et de passer la journée sur une chaise longue; mais elle étoit d'une foiblesse extrême; et quoiqu'elle eût toute sa connoissance, elle n'avoit pas encore repris sa mémoire, et elle ne conservoit qu'une idée très-confuse de tout ce qui s'étoit passé depuis quelques jours. Elle dormit durant presque toute l'après-midi, et les Savinies passèrent ce temps chez Ludvil avec Mulsain, le médecin et Valrive: ce dernier vit aisément que celle qu'il aimoit partageoit ses sentimens; mais il ne s'aperçut pas qu'il avoit produit la même impression sur le cœur de sa sœur. Les deux jumelles étoient si étroitement unies, que l'amour ne pouvoit atteindre

l'une sans blesser l'autre; elles ignoroient jusqu'au nom de la passion qui les séduisoit; elles ne se firent point de confiance, mais elles ne s'entretenoient que de Valrive; accoutumées à penser toujours de même, elles ne s'étonnoient point d'avoir la même opinion et le même langage; elles parloient de Valrive avec enthousiasme, et elles ne s'en aimoient que mieux; car jamais elles n'admirent davantage la conformité qui se trouvoit entre leurs goûts et leurs sentimens; jamais cet accord si rare ne leur avoit paru si bien fondé. Elles étoient également satisfaites de l'objet qui les intéressoit: celle qui n'étoit pas préférée pouvoit se faire à cet égard une dangereuse illusion: souvent Valrive se méprit en la voyant, et même lorsqu'il la reconnoissoit, il ne pouvoit jeter sur elle un ceil indifférent; elle lui retraçoit des traits si chéris! il la regardoit comme on contemple le portrait d'un objet adoré: on le trouve toujours moins charmant

que l'original, mais il enchante encore. Si sa sœur étoit absente quelques momens, Valrive aussi-tôt se rapprochoit d'elle et lui parloit, ne fût-ce que pour entendre le son de sa voix ; cette voix si douce pénéroit jusqu'au fond de son cœur ; alors, sans rien feindre, il exprimait par son ton et par sa physionomie un amour qu'il n'éprouvoit pas, et sans le vouloir il trompoit, il séduisoit l'innocence et la sensibilité.

La santé d'Antonia se rétablit beaucoup plus promptement qu'on ne l'avoit espéré ; au bout de quelques jours elle fut en parfaite convalescence. Ludvil lui fit part, ainsi qu'à Mulsain, des propositions de Valrive ; le vieillard, qui souhaitoit ce mariage, assura même que la Savinie demandée avoit de l'inclination pour Valrive. « Et l'autre ? reprit Antonia avec inquiétude. — Oh ! répondit Ludvil, nous avons un mari pour elle, un parent de Valrive qui veut se marier, et qui cherche une femme bien

jeune, bien innocente, et assez raisonnable pour préférer la campagne à la ville. Valrive est certain qu'il recevra avec transport la main de notre Savinie, car il lui a écrit à ce sujet, et il a reçu sa réponse. Ce jeune homme n'osoit espérer tant de graces avec tant de simplicité ; il ne demandoit point de fortune, et il en trouvera ; enfin, épouser la sœur de la femme de son ami, met le comble à son bonheur ». Antonia et Mulsain promirent de donner leur consentement aussi-tôt qu'ils auroient interrogé leur fille. Cette dernière, aimée de Valrive, étoit aussi la Savinie qu'Antonia préféroit en secret, quoiqu'elle eût pour l'autre une vive affection : elle sût gré à Valrive d'avoir su choisir celle qui n'étoit distinguée de sa sœur que par des nuances si délicates, et elle pensa que pour cette fois l'amour étoit aussi clair-voyant que la tendresse maternelle. Antonia, le jour même, consulta ses filles, qu'elle entretenoit séparé-

ment. Celle qui devoit épouser Valrive montra beaucoup de surprise, de saisissement et de joie; ensuite, tout-à-coup elle s'écria : *Et ma sœur!* Antonia répondit qu'on lui destinoit pour époux un jeune homme charmant, parent de Valrive, et son ami. Antonia ajouta qu'il arriveroit incessamment, et que les deux sœurs se marieroit le même jour. L'autre Savinie pâlit et resta pétrifiée, quand on lui annonça le mariage de sa sœur et le sien. « Du moins, dit-elle, si Valrive avoit un frère jumeau!... ». Antonia comprit tout le sens de ce mot naïf; mais elle se persuada qu'une impression si nouvelle s'effaceroit aisément, et que ce cœur, si neuf encore, s'attacheroit avec la même facilité à l'époux qu'on lui destinoit. La jeune infortunée répondit avec une douceur et une soumission qui ressembloient à la tranquillité. Antonia s'y méprit; elle n'avoit jamais connu l'amour. Les paroles furent réciproquement données et

reçues. Valrive se jeta aux pieds de sa chère Savinie; il lui fit entendre pour la première fois le langage passionné de l'amour, et l'on n'y répond jamais mieux que lorsqu'on ne l'a jamais parlé. Cette soirée fut pour tous les deux un véritable enchantement. Valrive demanda à *sa promise* (1) la permission de l'appeler désormais *Léonie* (il s'appeloit *Léon*) : « Car, ajouta-t-il, mon épouse et notre sœur ne peuvent plus porter le même nom : toujours réunies l'une et l'autre par la même tendresse, il faut néanmoins que l'on puisse maintenant les désigner..... — Le permets-tu? dit l'une des jumelles en se tournant vers sa sœur. — Ah! répondit la triste Savinie, ne te donnera-t-on pas bientôt un nom plus cher? — Aucun nom ne peut m'être plus cher que celui de *Savinie*. — Ah! déjà l'on ne te désigne

(1) C'est ainsi qu'on appelle, en Suisse et en Allemagne, celle qu'on doit épouser.

plus qu'en disant, *celle qui est aimée de Valrive !... Appelle-toi Léonie...*». En disant ces mots, elle baissoit ses yeux qui se remplissoient de larmes. Sa sœur ne s'aperçut pas de son trouble ; elle regardoit Valrive ; elle ne voyoit que lui, et elle accepta le nom de *Léonie*, que depuis cet instant tout le monde lui donna. Il fut convenu que Valrive partiroit sous peu de jours pour Genève, avec Mulsain, pour aller chercher des papiers nécessaires, et son ami qu'il devoit amener à Schindelingue. En attendant, Valrive passoit les journées entières auprès de Léonie. Tous les matins, afin de pouvoir la reconnoître de loin, il lui donnoit un gros bouquet qu'elle attachoit sur son sein, et Savinie, qui aimoit les fleurs, ne voulut plus en porter. Elle fuyoit sa sœur sous prétexte de la laisser en liberté causer avec son amant. Elle éprouvoit le supplice affreux d'une double jalousie ; elle aimoit Valrive, mais elle chérissoit

Léonie : ce premier sentiment de son cœur étoit en elle le plus profond et le plus vrai ; elle envioit le bonheur de sa sœur, et cependant elle eût mieux aimé mourir que de le troubler ; elle s'affligeoit sur-tout de voir Léonie toute entière à l'amour, se passer d'elle, et lui préférer l'objet d'un attachement si nouveau. Enfin il lui sembloit que sa sœur étoit perdue pour elle, que tous les liens d'une amitié si tendre étoient brisés ; elle se trouvoit seule et délaissée ; et, pour comble de maux, elle se reprochoit comme un crime, son penchant involontaire pour Valrive, et elle étoit forcée de cacher ses peines et d'apprendre à dissimuler.

Un jour, assise sur un banc, dans le parterre, elle aperçut la jardinière qui passoit ; elle l'appela, et la faisant placer à côté d'elle : « Ecoute, ma bonne Maria, lui dit-elle, ma sœur m'avoit défendu de te dire à laquelle de nous tu dois la vie de ton enfant ; mais à présent

tout est changé... je puis te révéler ce secret. — Eh bien ! parlez ; je serai si heureuse de le savoir !... Je vous aimerai toujours toutes deux , mais celle qui a sauvé mon enfant !... — Ah oui , c'est celle - là qui est née pour être aimée ! c'est ma sœur. — Votre sœur ? et comment la reconnoîtrai - je ? — On ne me confondra plus avec elle... ma sœur s'appelle Léonie ! il n'y a maintenant qu'une Savinie , ou , pour mieux dire , il n'y en a plus !... — Votre sœur a beau changer de nom , on la prendra toujours pour vous... — Non , Maria , nous ne nous ressemblons plus à présent... tu la reconnoîtras au bouquet qu'elle porte toujours , et sur-tout à sa gaieté , à ses vives couleurs. — Des couleurs ! vous en aviez toutes deux de si belles ?... mais c'est vrai que vous n'êtes plus si vermeille. — Enfin , Maria , je veux que tu connoisses ta bienfaitrice. Je pouvois autrefois te laisser ton incertitude..... l'une ou l'autre , c'étoit la

même chose.... aujourd'hui je dois céder à Léonie toute ta reconnoissance... aujourd'hui , me taire seroit un vol !... Cependant ne lui dis pas que j'ai parlé , peut-être en seroit-elle fâchée ; tu pourras le lui dire un jour quand elle sera mariée ; jusque-là garde-moi le secret ». En disant ces paroles , Savinie se leva , et continuant sa promenade solitaire , elle sortit du jardin. Sa rêverie la conduisit sur le bord du lac ; elle monta sur le rocher , elle jeta ses yeux sur l'autre rive , et elle aperçut sur le seuil de la chaumière la petite fille de la vieille veuve qui s'entretenoit gaiement avec un jeune pâtre assis à ses pieds sur une pierre ; le berger paroisoit oublier ses chèvres qu'il avoit amenées là sans songer à leur subsistance , et qui , dispersées sur cette plage sablonneuse , y cherchoient en vain leur nourriture ordinaire. Cette jeune fille , dit Savinie , est déjà consolée de l'absence de sa sœur , et moi je ne m'accou-

tumerai jamais à penser, à rêver, à vivre sans la mienne !.... Oh ! qui m'eût dit qu'une amitié si tendre deviendrait un tourment pour moi ! qui m'eût dit que je viendrais sur *le rocher des Savinies* gémir et me plaindre sans ma sœur, et m'affliger d'une peine qu'elle ignore !... Voilà sa place ; elle étoit là ; depuis notre enfance elle y fut à mes côtés.... maintenant m'y voilà seule ! et quand elle y viendrait encore , ce ne seroit plus ma Savinie ; ces peupliers ne sont plus notre emblème , ce rocher n'est plus le nôtre , c'est celui de Léonie ; oui, c'est le sien !... C'est là que Valrive la vit pour la première fois ; c'est là qu'il jura de n'aimer qu'elle. Je ne suis plus ici qu'une étrangère ; je n'ornerai plus de fleurs ce lieu jadis si cher ; mais tous les jours , en secret , j'y reviendrai pleurer encore... O toi ! dont l'existence sera toujours attachée à la mienne , ô ma sœur ! peux-tu te croire heureuse quand je souffre ? Faut-il t'exprimer

mes douleurs pour t'en instruire ? ne sais-tu plus me deviner !.... Il est vrai que dans les premiers momens d'une extrême surprise je n'ai point partagé ton bonheur ; ce mouvement contre la nature a-t-il donc rompu les nœuds de la sympathie qui nous unissoit ! Non , il n'est pas possible ; non , mon cœur n'est point changé : le tien pourroit-il l'être ?.... ». En faisant ces tristes réflexions , la malheureuse Savinie mit ses deux mains sur son visage inondé de pleurs : elle ne vouloit plus voir les objets qui l'entouroient , ni la jeune fille et le pâtre qui paroisoient s'entretenir de leurs amours , ni le lac qui lui rappeloit trop vivement le souvenir touchant du naufrage de Valrive , ni le rocher et le siège de mousse que sa sœur n'occupoit plus. Elle étoit ensevelie dans une rêverie douloureuse et profonde , lorsqu'elle entendit marcher sur le rivage : c'étoit Valrive qui cherchoit Léonie ; il crut la voir en apper-

cevant Savinie en larmes sur le rocher ; il pensa qu'elle s'attendrissoit en se retraçant leur première entrevue : il tombe à genoux ; Savinie tressaille en disant : « Eloignez - vous , ce n'est pas elle ». Valrive étonné monte sur le rocher , s'assied à côté d'elle et la questionne avec un tendre intérêt. Savinie , vivement émue de l'erreur qu'elle a causée et du regard si passionné qu'elle a recueilli , ne répond d'abord que par des larmes ; ensuite elle dit qu'elle est inquiète de son avenir , qu'elle a des craintes sur l'époux inconnu qu'on lui destine. Valrive répète avec enthousiasme l'éloge de son ami. « Vous m'avez déjà fait tous ces détails , dit Savinie ; votre ami sans doute est aimable et vertueux , mais saurai-je lui plaire ? m'aimera-t-il ? — Ce doute peut-il être sincère ? — Ah ! je dois l'avoir... — Ma chère Savinie , vous serez adorée.... — Vous ne sauriez me le persuader !... » Valrive voulut encore reparler de son

ami ; Savinie soupira , ne l'écouta plus ; et se levant , elle descendit avec lui du rocher.

Deux jours après , Valrive partit avec Mulsain. Ce départ accabla Léonie. Savinie ne partageant que trop ce qu'elle éprouvoit , crut ne sentir que sa douleur.... mais ses peines s'adoucirent en retrouvant sa compagne. Léonie s'affligeoit avec une véhémence qui finit par causer une sorte d'effroi à Savinie , et qui la blessa. « Ma sœur , lui dit-elle , tu pleures comme je pleurerois si l'on nous séparoit. — Ah ! répondit Léonie , ne compare notre amitié à nul autre sentiment. — Cependant tu te désespères , et Savinie est près de toi.... Comme il a changé notre destinée , cet étranger qui te fait verser tant de larmes !.... — Quel nom tu lui donnes !.... Celui que j'aime est-il un étranger pour toi ?... — J'étois si heureuse avant de le connoître !.... — Eh bien ? — Eh bien ! te suis-je toujours

aussi chère »? A cette question inattendue, la surprise la plus douloureuse se peignit sur tous les traits de Léonie. « Grand Dieu! s'écria-t-elle, ma sœur ne sait plus lire dans mon âme! elle a besoin de m'interroger, elle doute de moi, elle m'accuse!.... elle est jalouse de mes sentimens pour Valrive!..... Ecoute, je l'aime en effet, ce jeune homme dont je pleurai la mort avant d'avoir pu distinguer sa figure, dont j'admirai le généreux courage avant de savoir son nom; ce jeune homme vertueux et sensible que j'ai vu se plonger dans les flots, exposer ses jours pour sauver ceux d'un pauvre batelier, je l'aime; mais s'il falloit, pour ton bonheur, pour ta tranquillité, te sacrifier mon amour, je renoncerois à Valrive, sans doute avec douleur, et cependant sans mérite et sans effort. En faisant tout pour toi, je ne ferai jamais que céder à un mouvement irrésistible, que me soumettre à la nécessité... — O ma

sœur! interrompit Savinie, en se jetant dans ses bras, pardonne!.... je sens enfin combien je suis coupable...». Ses sanglots lui coupèrent la parole. Léonie voulut en vain la consoler; plus elle montrait de tendresse, plus elle augmentoit l'amertume de ses remords. Savinie pensoit avec horreur qu'elle étoit en secret la rivale de cette sœur si chérie et si digne de l'être; qu'elle passeroit sa vie avec celui qu'elle ne pouvoit aimer sans crime, et qu'elle le compareroit sans cesse à l'époux qu'elle acceptoit avec tant de répugnance. Enfin, le comble du malheur pour elle étoit de se trouver forcée de cacher un secret à Léonie. « Quoi! disoit-elle, je dissimule avec ma sœur, je la trompe! elle me découvre toujours son âme toute entière, et moi, je n'ai plus de confiance en elle!.... Hélas! elle peut me laisser lire dans son cœur; ce cœur si pur n'a rien à déguiser.... elle peut avoir toujours la même franchise.....

Quoi ! ma sœur a des vertus que je n'ai plus ! l'éloge de ma sœur ne sera plus le mien ! que dis-je ? il me fera rougir, il m'accablera ! je me dirai : Nous ne nous ressemblons plus !... » En se livrant à ses rêveries douloureuses, Savinie répandoit des torrens de larmes : le chagrin qui la dévorait altéra si sensiblement sa santé, qu'Antonia et Léonie s'alarmèrent vivement de sa pâleur et du changement de sa figure : on la questionna ; elle répondit que l'attente de l'arrivée d'un époux qu'elle ne connoissoit pas lui causoit une inquiétude insurmontable. On écrivit à Mulsain et à Valrive pour presser leur retour ; mais des affaires particulières qui se multiplioient, les retenoient malgré eux. Cependant Savinie, consumée par une langueur secrète, dépérissoit chaque jour ; elle avoit perdu le sommeil ; et, toujours couchée près de sa sœur, elle attendoit avec impatience que Léonie fût endormie, afin de donner un

libre cours aux pleurs qu'elle avoit retenus durant la journée. Un matin, au lever de l'aurore, Léonie fut réveillée par le bruit du tonnerre et d'un vent impétueux ; les deux sœurs se levèrent, et quand cette violente tempête fut calmée, elles sortirent, traversèrent le jardin, et elles entrèrent dans l'allée qui conduisoit sur les bords du lac. En jetant les yeux sur le rocher, un mouvement involontaire et superstitieux les fit frémir en même temps... Le vent avoit rompu les deux peupliers plantés le jour de leur naissance ; les cimes superbes de ces arbres chéris, que les deux sœurs avoient vu croître, reverdir, s'élever à la même hauteur et s'entrelacer ensemble, maintenant réunies encore dans ce désastre, ne tenant plus au tronc que par l'écorce, retomboient dans le lac, et desséchées et flétries, plongeoiient tristement dans les eaux ! Savinie se jeta dans les bras de Léonie. « O ma sœur ! s'écria-t-elle, quel fu-

nesté présage !... — Pourquoi s'en effrayer ? répondit Léonie, n'annonce-t-il pas un même sort ?... ». En disant ces paroles, elle s'assit au pied du rocher ; elle étoit pâle et tremblante. Après un long silence, les deux sœurs se soutenant mutuellement, et n'osant se parler, reprirent lentement le chemin du château ; elles entrèrent dans le jardin, et Savinie se trouva si faible et si fatiguée, qu'elle fut obligée de s'arrêter dans le petit pavillon bâti pour les deux jumelles, et auquel on avoit donné le nom de *Temple du Bonheur*. Savinie et sa sœur se reposèrent sur un banc, et Savinie levant languissamment les yeux, tressaille en les fixant sur l'inscription du temple. *Le bonheur !* dit-elle... A ces mots, elle s'arrêta ; ses yeux se mouillèrent de pleurs... « Mais, reprit-elle, ce lieu fut bien nommé : oui, nous avons goûté le bonheur... »
 « O ma sœur ! dit Léonie, y pourrais-tu renoncer, quand je suis tou-

jours la même, et quand tout nous donne la certitude heureuse de ne jamais nous séparer ?... Qu'importe le changement de notre destinée ? nous nous aimons, nous ne nous quitterons point... Que se passe-t-il dans ton cœur oppressé ?... Tu gémis ! penses-tu pouvoir souffrir seule ?... En te taisant tu ne peux que m'ôter mes droits ; mais tu ne saurois m'empêcher de sentir, de m'affliger, de succomber au chagrin, de mourir avec toi... — Ah ! c'en est trop, s'écria Savinie en se précipitant aux genoux de sa sœur, connois donc ma faiblesse, mon crime et mes remords !... Cette Savinie, qui voudroit avec joie s'immoler pour toi si tu pouvois lui survivre, cette Savinie, cette moitié de toi-même, entraînée par un sentiment inconnu, dans un moment d'égarement, a séparé son existence de la tienne... elle envia ton bonheur, elle fut ta rivale !... Le croiras-tu ? quand tu bénissois ton sort, je gémissois sur le

mien; quand tu remerciois le ciel... ô monstrueuse impiété! je murmurois; quand je te voyois heureuse, je pleurois... En rompant l'accord que la nature établit entre nous, je me suis arrachée à moi-même; ce prodige affreux a brisé mon cœur, a consumé mes jours flétris... mon funeste amour s'est éteint dans mes larmes; il m'a suffi, pour en triompher, de le comparer à mon amitié pour toi: il ne m'en reste plus qu'un douloureux étonnement et des remords dont rien ne pourra jamais me délivrer». A ces mots, suffoquée par ses pleurs, elle cesse de parler en pressant avec force contre sa poitrine les genoux de sa sœur, que la surprise et la douleur rendoient immobile; enfin, relevant Savinie et la serrant dans ses bras: « Eh bien! dit-elle d'un ton ferme, je l'abjure, ce sentiment, qui a troublé ta vie; je ne le verrai plus, cet étranger dont la présence a désuni nos pensées et nos vœux; je renonce à l'hymen... —

Que dis-tu, juste ciel! interrompit Savinie; veux-tu me réduire au désespoir!... Ah! qu'il vienne ce généreux, ce sensible Valrive! il n'est plus à mes yeux qu'un tendre frère... et je m'unirai sans peine à son ami; ton bonheur sera le présage du mien. Eh! ne pourroit-il pas m'en tenir lieu»? Savinie s'exprimoit avec toute la véhémence du sentiment le plus vrai; Léonie ne doutoit pas de sa sincérité: mais ce triste entretien venoit de lui ravir sans retour toute sa tranquillité. Savinie d'abord se sentit soulagée d'avoir tout révélé à sa sœur; ensuite remarquant l'insurmontable mélancolie et l'abattement de Léonie, elle se repentit d'avoir parlé, et ce regret cuisant la jeta dans le désespoir. Privée de repos, d'espoir et de consolation, l'infortunée succomba tout-à-coup à ses maux; son sang s'alluma, une fièvre ardente la mit en peu de jours sur le bord du tombeau. La malheureuse Antonia envoya un courrier à Genève;

Mulsain et Valrive, remplis de douleur et d'effroi, accoururent. Léonie, pâle, échevelée, silencieuse, restoit depuis deux jours immobile, assise auprès du lit de sa sœur; elle ne versoit pas une larme, ne proféroit pas une parole : elle ne rompit ce silence effrayant que pour interdire à Valrive l'entrée de la chambre de sa sœur, et pour refuser de le voir.

Savinie avoit toute sa connoissance, et ne s'abusoit pas sur son état; dès le jour où l'on fit appeler un médecin, elle voulut remplir tous les devoirs que dans cet état la religion prescrit aux protestans. L'idée de la mort étoit pour elle doublement affreuse; elle pensoit qu'elle entraîneroit avec elle Léonie dans la tombe... Un soir, le médecin donnant pour la première fois de l'espérance, Mulsain exigea d'Antonia qu'elle iroit dans sa chambre se reposer quelques heures, et l'on força Léonie de se coucher auprès de sa sœur. Elle se mit au lit, et Savinie la conjurant de fermer

les yeux et d'essayer de dormir : « Que crains-tu, dit Léonie, de la fatigue que je puis avoir? ne sais-tu pas que si tu guéris, je guérirai?— Oh! par quel intérêt puissant tu m'attaches à la vie!... Pourrois-je sans fremir envisager la mort!... Que la suite en est horrible!... Quoi! je serois condamnée à mourir toute entière!... Et mon père, ma mère, et Valrive, que deviendront-ils?... Nos parens ne pourroient nous survivre, tu le sais... Ainsi donc, à mon dernier soupir, je me dirai : la tombe où je descends va recevoir encore tout ce que j'aime. Ah! c'est voir en expirant l'univers se dissoudre!... ». La garde-malade interrompit ce funeste discours; elle s'approcha du lit en rappelant aux deux sœurs qu'elles avoient promis de se taire. Savinie se calma; Léonie prit sa main dans les siennes, et glacée par le saisissement et la douleur, elle ferma les yeux et feignit de dormir. Au bout de deux heures, elle

sentit la main défaillante de Savinie presser doucement la sienne. ... Il y avoit dans ce mouvement une expression de foiblesse et de sentiment qui fit frissonner Léonie.... C'étoit le dernier témoignage d'une amitié si parfaite; c'étoit un dernier adieu!.... La main de Savinie se roidit et se glace; Léonie pousse un cri terrible; elle se soulève, entr'ouvre le rideau, et à la pâle lueur de la lampe de nuit, elle voit Savinie mourante!.... Au cri déchirant de Léonie, Savinie entr'ouvre les yeux; Léonie recueille son dernier regard, et croyant mourir avec elle, l'infortunée s'évanouit au moment où sa sœur expire.

En reprenant l'usage de ses sens, Léonie se trouva dans la chambre et dans les bras de sa mère. Son père étoit à ses pieds; elle regarde tout ce qui l'entoure avec un stupide étonnement. « Quoi! dit-elle, j'existe encore!... ». Son père prit la parole pour combattre le préjugé, devenu si funeste, qui lui

persuadoit que la mort de sa sœur entraîneroit inévitablement la sienne; Léonie retomba sur le sein de sa mère, et ne l'écouta pas. Quand il eut cessé de parler, se soulevant avec effort: « Dans nos jours heureux, dit-elle, nous avons souvent désiré que notre tombeau fût placé au pied du rocher qui porte notre nom.... Hier encore... elle exprima le même vœu!.... Je demande que sa dernière volonté soit exécutée... ». On le promit. Alors Léonie prenant dans ses foibles mains celles de Mulsain et d'Antonia: « Promettez-moi, dit-elle, d'essayer de vivre.... Vous serez deux encore!.... — Promets donc, reprit Mulsain, de vaincre ta douleur pour ta mère; elle pourra, pour toi, surmonter la sienne: veux-tu mettre le comble à ses maux?... — Ah! dit Léonie, c'en est fait déjà!... ne m'a-t-elle pas pleurée en la perdant!... ». On fit coucher Léonie dans la chambre d'Antonia; elle se prêta sans résistance à tout ce qu'on

exigea d'elle; mais touchante et seconde victime d'une sensibilité exaltée, elle étoit frappée de mort... Elle ne se plaignit point, ne parla plus, et ne montra qu'une seule volonté inébranlable, celle de ne jamais revoir Valrive. Cependant comme elle n'avoit point de fièvre, et qu'elle consentoit à prendre de la nourriture, on espéra que sa jeunesse, la tendresse de ses parens, et l'amour, pourroient avec le temps la rattacher à la vie. Afin que rien ne lui retraçât l'image de sa malheureuse sœur, on couvrit toutes les glaces, on cacha tous les miroirs de toilette. Elle voulut savoir le jour des funérailles de Savinie, et le lendemain au soir elle se leva, elle essaya de marcher dans la chambre; elle ouvrit la fenêtre qui donnoit sur le jardin, elle jeta de sinistres regards sur le pavillon des *Savinies*. « Maintenant, dit-elle, l'allée de saules qui conduit du *temple du Bonheur* au *rocher*, aboutit à un tombeau!... Voilà toujours

le terme inévitable de la félicité humaine, *un tombeau!*... Nous l'aurons atteint promptement... ». Dans l'intention d'arracher Léonie pour quelque temps d'un séjour où tout lui rappeloit son malheur, on avoit décidé que l'on partiroit pour Genève aussi-tôt qu'elle pourroit se lever; elle ne s'y opposa point; elle consentit à partir le lendemain; elle témoigna seulement le desir d'être dans une voiture séparée, seule avec sa mère, et l'on convint qu'elle voyageroit ainsi. Sur le soir, le médecin ayant prescrit un bain pour Léonie, elle desira le prendre tard, et elle voulut absolument coucher dans un cabinet voisin, afin de ne pas troubler le repos d'Antonia. On craignoit tant de la contrarier dans l'état où elle étoit, que l'on cédoit sur-le-champ à toutes ses volontés. Une femme-de-chambre s'enferma avec elle pour y passer la nuit. Léonie se coucha très-tard; la femme-de-chambre, pour lui donner les boissons ordon-

nées par le médecin, ne se mit au lit qu'une heure avant le jour; Léonie tira ses rideaux, et aussi-tôt que la femme-de-chambre fut profondément endormie, elle se leva doucement, elle passa dans ses bras une robe de mousseline blanche, sortit du cabinet, descendit un petit escalier dérobé, et se trouva dans le jardin. Le jour commençoit à poindre.

Tout ce qu'on revoit, tout ce qu'on entend pour la première fois, après un grand malheur, paroît d'une affreuse nouveauté; on n'éprouve plus les mêmes impressions, et l'on se rappelle des souvenirs déchirans. Dans une profonde affliction, ainsi que dans l'âge de la décrépitude, on voit toujours les objets tels qu'ils sont, on peut juger encore, et c'est un tourment de plus: ils n'inspirent que des regrets; on a perdu la faculté de jouir; et quand ce changement ne se fait point par gradation, quand il n'est pas opéré par le temps, il est

terrible: cette révolution soudaine est accablante.

La douce fraîcheur de l'air du matin, le jour naissant, le ramage des oiseaux, le bruit des torrens qui environnoient le château, produisirent sur Léonie les plus douloureuses sensations. Elle trouvoit toujours la nature aussi belle; mais son charme même n'avoit plus pour elle qu'une amertume affreuse.... Elle frémit en entrant dans l'allée des saules... A quelques pas du rocher, elle éprouva un tel saisissement, qu'elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre; elle appercevoit le tombeau!... Il étoit au pied de la roche, du côté et sur le bord du lac; une large pierre portant une inscription, et un jeune cyprès nouvellement planté, l'indiquoient.... Le rocher ne présentoit plus qu'un aspect lugubre; il n'offroit que de tristes débris de son ancienne parure; il n'étoit plus orné de guirlandes; on y voyoit encore des rosiers, mais flétris et dessé-

chés par l'orage, et les deux peupliers dépouillés de leurs rameaux, n'ombrageoient plus le siège de mousse des *Savinies*... Cependant Léonie s'avance en chancelant; elle approche du tombeau, elle y touche, elle tressaille; sa tête s'égaré; elle fixe avec horreur ses yeux sur le rocher; elle croit percer la pierre et découvrir dans l'obscurité de la tombe le cercueil de Savinie!..... « C'est donc ici, dit-elle d'une voix étouffée, que tu reposes pour toujours!.... Mais ici même, ton ame immortelle répond encore à la mienne!.... Parle.... je t'écoute... ». Dans ce moment Léonie aperçoit près d'elle, du côté du lac, une figure fugitive à moitié cachée, qui lui paroît enveloppée d'un linceul blanc et qui semble sortir de la tombe; c'étoit son image réfléchiée dans les eaux..... Elle frémit; et se penchant vers le lac, elle croit en se regardant voir sa sœur pâle, défaillante, les yeux éteints et fixes, telle qu'elle la vit dans les der-

niers instans de son agonie..... « Dieu! la voilà! dit-elle... O ma Savinie! ô ma sœur! tu me tends les bras, tu m'appelles... ah! je vais te rejoindre... ». A ces mots, elle retombe sur le rocher; il lui semble qu'une puissance invisible l'entraîne dans le tombeau de sa sœur!.. Ses yeux se ferment..... la mort l'environne et la frappe... son sang glacé par le saisissement et par la douleur ne circule plus dans ses veines... elle exhale son dernier soupir. Peu d'instans après, Valrive, qui venoit tous les matins pleurer sur le rocher, arrive et découvre cet horrible spectacle! Cette Léonie qu'il vit pour la première fois dans ce lieu même, cette touchante Léonie embellie alors par toute la fraîcheur de la jeunesse et tout le charme de la sensibilité; est maintenant décolorée, froide, inanimée!... Cependant son front obscurci par les ombres de la mort, offre encore l'empreinte de la cædure et de la modestie, et l'on trouve toujours sur son

visage l'expression angélique de la douceur et de la bonté. Valrive, dans le premier mouvement de son désespoir, se seroit précipité dans les eaux de ce lac où il avoit pensé périr, de ce lac un instant avant si cher encore à son amour ! mais il se flatte qu'il sera possible peut-être de rappeler Léonie à la vie. Il prit dans ses bras, pour la porter au château, celle qui dut être son épouse, durant le chemin il la baigna de larmes, en faisant retentir l'écho des rochers et des montagnes de ses cris lamentables ; mais il ne rendit aux infortunés parens de Léonie qu'un corps glacé par la mort, et qui fut déposé dans la tombe de Savinie... Valrive disparut de Schindelingue et de la Suisse, et n'y revint jamais. La malheureuse Antonia suivit de près ses deux filles au tombeau, avec le remords déchirant d'avoir exalté follement leur attachement mutuel ; elle connut, mais trop tard, que les sentimens passionnés les plus purs ont leur danger, ainsi que

toutes les affections de l'ame que la raison ne modère pas. Mulsain ne put survivre long-temps à tous les objets de sa tendresse, enlevés par la mort si promptement, et d'une manière si tragique. Ludvil, seul et délaissé, mourut d'ennui. S'il eût vécu davantage pour les autres, sa vieillesse auroit été plus heureuse, et il auroit eu sans doute un ami pour lui fermer les yeux.

Puisque nous sommes mortels, n'aimons pas comme les Savinies..... mais, sur-tout, puisque nous avons besoin d'appui et de société, ne ressemblons point à Ludvil.

FIN.

TABLE
DES NOUVELLES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

NOTICE HISTORIQUE sur le Comte de Corke. Page v
LE COMTE DE CORKE, ou la Séduction sans artifice. 1
TRAIT DE LA VIE DE HENRI IV. 131
LA JEUNE PENITENTE. 165

TOME SECOND.

LES AMANS SANS AMOUR Page 1
ZUMELINDE, ou la Jeune Vieille 61
LE TULPIER. 99
LES SAVINIES. 143

OUVRAGES

DE MADAME DE GENLIS,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

ADÈLE et Théodore, in-8°. 3 vol.

— Le même, in-12. 4 vol.

Annales de la Vertu, in-8°. 3 vol.

— Les mêmes, in-12. 5 vol.

Chevaliers du Cygne, nouv. édit. in-8°. 3 vol.

— Les mêmes, in-12. 3 vol.

Comte de Corke, in-12. 2 vol.

Discours moraux, in-8°. 1 vol.

— Les mêmes, in-12. 1 vol.

Duchesse de la Vallière, in-12. 2 vol.

Herbier moral, in-8°. 1 vol.

— Le même, in-12. 1 vol.

Leçons d'une Gouvernante, in-8°. 2 vol.

Mademoiselle de Clermont, in-18. 1 vol.

Mères rivales, in-8°. 4 vol.

— Les mêmes, in-12. 4 vol.

Monumens religieux, ou Description critique et détaillée des Monumens religieux, Tableaux et Statues de grands maîtres; Gravures sur pierres et sur métaux; Ouvrages d'Orfèvrerie, in-8°. 1 vol.

Nouvelle Méthode d'enseignement, in-8°.
1 vol.

— La même, in-12. 1 vol.

Nouveaux Contes moraux, in-8°. 4 vol.

— Suite, tomes III et IV, in-8°. 2 vol.

— Les mêmes, in-12, 6 vol.

— Suite, tomes IV, V et VI, in-12. 3 vol.

Nouvelles Heures Catholiques, in-18. 1 vol.

Petit la Bruyère, in-12, 1 vol.

Petits Émigrés, in-8°. 2 vol.

— Les mêmes, in-12. 2 vol.

Philosophie Chrétienne, in-12. 1 vol.

Vie pénitente de Madame de la Vallière,
in-12. 1 vol.

Souvenirs de Félicie L***, in-12. 1 vol.

Théâtre d'éducation, in-12. 5 vol.

— de Société, in-8°. 2 vol.

— Le même, in-12. 2 vol.

Veillées du Château, in-8°. 2 vol.

— Les mêmes, in-12. 3 vol.

Vœux téméraires, in-8°. 2 vol.

— Les mêmes, in-12. 3 vol.



